Illinois U Library

NUMÉRO 27 — 22 JANVIER 1949

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LA DÉFAITE DE PAULINE BORGHÈSE

RÉCIT HISTORIQUE INÉDIT

PAR

SUZANNE NORMAND

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Les époques troublées constituent pour les écrivains des cadres à la fois tentants et dangereux. Tentants, car les personnages que l'on y place sont, par nécessité même, presque toujours portés à la pointe d'eux-mêmes et amenés ainsi à révéler leur nature la plus secrète dans la mesure toutefois où ils représentent des types assez généraux de l'humanité. Dangereux, car, si ces époques sont on ne peut plus propices aux enchevêtrements de situation et aux coups de théâtre, elles placent sans cesse le romancier devant la tentation de la démesure et du romanesque pour feuilletons à quatre sous. C'est un art difficile que de garder un équilibre de bon aloi entre ces solutions d'égale facilité.

Considérée dans les possibilités qu'elle offre pour une œuvre littéraire, la guerre d'Espagne n'échappe pas à cette règle dont ne se sont pas écartés les deux livres célèbres qu'elle a inspirés : *L'Espoir*, d'André Malraux, et *Pour qui sonne le Glas*, d'Hemingway. L'une et l'autre de ces œuvres restent valables aujourd'hui encore dans la mesure justement où le cadre dans lequel se déroulent les aventures contées perd son caractère anecdotique. Pour Malraux comme pour Hemingway, le douloureux conflit espagnol, en même temps qu'il est un creuset où expérimenter les réactions de personnages, est une occasion de prendre parti, de *témoigner*. On sait que cette attitude leur fut aussi bien reprochée par ceux contre qui ils apportaient ce témoignage détourné (ce qui est assez naturel) que par bon nombre de ceux en faveur de qui il s'exprimait (ce qui ne manque pas de surprendre, si l'on y réfléchit).

Le roman de Martinez Pagan : *Génaro* (Ed. du Pavois) servira-t-il, lui aussi, à de semblables polémiques, qui le plus souvent relèvent, d'un côté ou de l'autre, de la mauvaise foi ? Un ouvrage d'imagination n'a jamais prétendu à la froide objectivité des travaux d'histoire (lorsque ceux-ci y accèdent). Ce serait dommage pour *Génaro*, encore que l'on voit aisément dans quelle mesure il peut déplaire aux esprits dont le siège est fait sur certains plans.

Car Martinez Pagan a lui-même pris une part active à la guerre dont il conte un épisode et dépeint un personnage caractéristique. Le commissaire qu'il fut à bord d'un navire républicain a certainement eu l'occasion, au cours de ces années tragiques, de coudoyer des Génaro, de sonder leurs reins et leur cœur. N'allons pas en déduire trop vite que l'ancien partisan s'est naïvement attaché à mettre de son côté les « bons » et à couvrir de ses sarcasmes ses adversaires, les « méchants », comme c'est devenu monnaie courante dans presque tous les livres qui tirent une partie de leur substance de l'actualité. Au contraire. Ne connaîtrait-on pas les antécédents de l'auteur qu'on serait fort en peine, au cours de certaines pages, de le situer. Est-ce à dire, d'autre part, qu'il se soit abstrait de ses convictions au point de réussir cette œuvre impossible en l'occurrence : un livre sur la guerre d'Espagne dans lequel il n'y aurait plus ni « bons » ni « méchants », mais uniquement des égarés ? Non plus. La vérité est plus subtile et mérite d'être étudiée, étant donné les exceptionnelles qualités du roman de Martinez Pagan.

Ancien châtreur de taureaux, ne sachant lire ni écrire, Génaro Mélénas est devenu au cours de la Révolution un colonel de brigade que les événements haussent au-dessus de soi-même. Ce simple avait, en effet, l'étoffe d'un chef ; ce fruste, qui sait être implacable lorsque les circonstances l'exigent, a un cœur d'homme naïf et bon. Et, tout en soupçonnant que Mathilde, fille et sœur d'adversaires acharnés, ne fait mine de l'aimer que pour mieux l'espionner, il ne peut empêcher qu'un immense amour pour cette femme n'occupe tout entier son être. La défaite consommée, il revient vers elle sachant qu'il va à la mort, acceptant son destin.

Mais il ne faut pas se laisser prendre aux apparences violemment contrastées de ces données sommaires. Le rare mérite de l'auteur consiste tout d'abord à les nourrir d'une crédibilité telle que les amours du chef-d'humble-extraction et de la belle-espionne apparaissent comme procédant d'une fatalité irrémissible. C'est ensuite que Martinez Pagan a su découvrir et utiliser le seul langage qui pouvait permettre à un tel récit de « passer » : un ton de légende tendre et cruelle à la fois, la voix d'un conteur que la vie a instruit, que plus rien n'étonne, mais qui sait encore prendre feu et flamme lorsqu'il en est besoin et que la réalité, humble ou horrible, agite, émeut, tourmente...

C'est, enfin, que l'auteur de *Génaro*, démontrant en cela qu'il est un véritable créateur, ne se croit jamais tenu à la moindre complaisance envers aucun de ses personnages, les jugeant sévèrement lorsqu'il est nécessaire, les examinant avec lucidité toujours, inclinant parfois le lecteur à l'indulgence pour la parcelle plus ou moins grande d'humanité qui est cachée au fond d'eux-mêmes. Il apporte la preuve — et la réussite de son premier roman en est le témoignage — qu'une qualité primordiale est indispensable au romancier d'aujourd'hui lorsqu'il veut se placer dans son époque tout en inclinant le lecteur à porter un jugement sur elle : une totale, une entière liberté d'esprit.

Entre le moyen âge déclinant, dont le génie s'exacerbe dans le gothique flamboyant jusqu'à finir par se perdre, et le siècle d'art classique, équilibré et serein, dans lequel la France trouvera une de ses plus merveilleuses expressions, la longue période qui s'étend n'est pas l'une des moins riches. Elle foisonne, au contraire, d'œuvres d'autant plus magnifiques qu'elles créent un style neuf, vivant, jeune, parfois aussi luxuriant que les créations du Baroque, parfois aussi dépouillé et harmonieux que les productions des ères classiques. Les bords de la Loire, l'Ile-de-France fleurissent en châteaux auxquels, seules, les demeures seigneuriales de l'Italie peuvent se comparer par la force et la grâce mélangées. A la cour de Fontainebleau, peintres et sculpteurs rivalisent d'inventions. Oui, à la vérité, cette période rayonne d'une lumière rare et précieuse, et Marcel Brion, pour le

(Lire la suite page 3 couverture.)

Illinois U Library

LA DÉFAITE DE PAULINE BORGHÈSE

RÉCIT HISTORIQUE INÉDIT

PAR

SUZANNE NORMAND

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, de droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1949 by Suzanne NORMAND.

SUZANNE NORMAND

Née en Savoie de parents universitaires, Suzanne Normand s'était déjà fait une place enviable dans le journalisme parisien lorsqu'elle débuta avec éclat dans les lettres, en 1927, avec Cinq femmes sur une galère, qui obtint le prix Minerva. Peu de livres ont connu dès leur parution la faveur toute spontanée qui salua ce roman. C'est que, dans ce livre qui traitait sous une forme vivante, pittoresque et extrêmement émouvante de l'émancipation sociale et sentimentale de la femme, Suzanne Normand traduisait les désirs et les hantises, les désillusions et les volontés de toute une génération.

Depuis, Suzanne Normand a publié plusieurs romans dans lesquels se sont affirmés et développés les très beaux dons d'écrivain qu'annonçait son premier livre, la Maison de laideur et de lésine (1928), Marie-Aimée (1929), l'Exigeante (1930), le Retour du navire (1939).

Après la guerre, pendant laquelle elle fut un « agent de liaison » de la France Combattante — elle est titulaire à ce titre de la Croix de guerre avec palme et de la médaille de la Résistance — Suzanne Normand reprit sa féconde activité de journaliste et d'écrivain. Elle s'intéresse passionnément à l'Histoire, grande ou petite. Son livre sur la reine Hortense a été particulièrement remarqué.

Elle va prochainement publier un nouveau roman : la Clé est sur la porte.

CHAPITRE PREMIER

APRES soixante et onze jours de traversée, sous les violences alternées des vents contraires, des chaleurs torrides, des trombes d'eau, une voix résonna dans les vergues: la vigie du « Northumberland » annonçait la terre (*). Malmené, épuisé par les houles et la tempête, ses immenses toiles jaunes arrachées et raidies par les embruns, le vieux vaisseau qui amenait l'Empereur à Sainte-Hélène carguait ses voiles pour la nuit.

Demain seulement, à l'aube, le captif verrait surgir devant lui ce roc déchiqueté, pareil à un volcan mort, mêlé de lave sombre, de basalte et de rouge argile, sans herbe et sans arbres, où les vagues se déchiraient bruyamment.

— Ce n'est pas un joli séjour, dit l'Empereur. J'aurais mieux fait de rester en Egypte.

(*) Samedi 14 octobre 1815 au soir.

CE même jour, à l'autre bout du monde qui venait de le renier, au cœur de cette Europe à jamais perdue, un équipage arrivant de Civitta-Vecchia passait les portes de Rome, sous la lumière dorée d'automne.

Dans la tumultueuse via Giulia, proche du Tibre aux eaux jaunes, il s'immobilisa devant un édifice sévère, dont la façade s'ornait d'Hermès baroques en forme de faucons. Le vaste portail s'écarta pour la princesse Pauline Borghèse, qu'accompagnait la suite restreinte des vaincus et des suspects. La sœur préférée de Napoléon entamait ici, sous le signe de l'exil et du deuil, sa dernière aventure.

Au palais Falconieri, où elle échouait dans la douleur et le désarroi, Pauline Borghèse retrouvait Madame Mère, qui l'avait précédée de deux mois. Après que l'Empereur eut fui l'île d'Elbe, laissant derrière lui sa mère et sa sœur — les seules de la famille qui l'eussent rejoint là-bas — une felouque avait transporté Pauline sur la côte toscane. Madame Mère, elle, regagnait Paris par Naples.

A Campignano, dans la demeure inhabitée d'Elisa (*), Pauline avait attendu ce retour de fortune auquel sa tendresse anxieuse n'avait jamais cru. Après l'accueil triomphal de Paris, cent jours, en effet, avaient suffi. C'était en mars, à l'île d'Elbe, qu'elle remettait au fidèle Marchand le collier de diamants dont elle faisait présent à son frère. Marchand pleurait, l'assurant que les jours glorieux reviendraient et qu'elle reverrait l'Empereur.

— Ce n'est pas ma pensée, disait-elle, les yeux pleins de larmes et secouant les petites boucles de sa tête ravissante.

Elle joignait les mains :

— Aimez toujours mon frère, ayez soin de lui.

Les mauvais jours étaient vite venus. En Italie, surveillée par la garde autrichienne, menacée elle aussi de déportation, elle errait, malade et traquée, sur les terres du Grand-Duché de Lucques, accordé en 1805 par Napoléon à Elisa et redevenu propriété de l'infante de Parme (**). Jusqu'au jour où par Wercklein, le haineux gouverneur autrichien de la principauté, elle avait tout appris : Waterloo, le reniement et la trahison des Chambres, la seconde abdication, la condamnation.

C'est elle qui avait eu raison : elle ne reverrait pas l'Empereur. Madame Mère, elle au moins, présente aux pires moments, avait pu le soutenir dans le malheur. Sur le seuil de Malmaison, elle l'avait embrassé, les joues couvertes de larmes, sans un pli sur son vieux visage verrouillé.

— Adieu, mon fils.

— Adieu, ma mère.

C'est tout. Par l'allée où s'allongeait son ombre, il était parti vers l'exil, arrêtant d'un geste les fidèles qui l'avaient entouré, assisté.

Après cela, et comme au lendemain de la première abdication, Madame n'avait plus qu'à quitter Paris et la France. Fouché lui accordait précipitamment tous les passeports. Son frère le cardinal Fesch, primat des Gaules, à qui les Bourbons, réinstallés aux Tuileries, refusaient de laisser son diocèse de Lyon, une fois encore l'emmenait en Italie. L'Italie était le grand refuge des exilés. Le pape Pie VII avait eu bien des démêlés avec Napoléon ; ce dernier l'avait abreuvé de bien des violences. Mais il n'oubliait pas que le Premier Consul avait signé le Concordat : les Bonaparte seraient chez eux à Rome.

Partie de Paris le 10 juillet, Madame, après avoir espéré se fixer à Sienne, qui la rejeta, atteignit la Ville Eternelle le 15 août, jour de la fête de l'Empereur. Le sombre palais Falconieri l'y attendait. Le cardinal Fesch l'avait acheté en 1814. Il en occuperait le deuxième étage, abandonnant le rez-de-chaussée à la Signora. L'étage intermédiaire resterait voué à la collection de peintures du cardinal — quelque trente mille toiles, sans cadres, alignées par terre, entassées nez au mur et veloutées d'une poussière auguste.

C'EST dans ce désordre solennel, exaspéré par le branle-bas d'un emménagement improvisé, que Pauline tombait aujourd'hui avec ses coffres pleins de mousselines et de cachemires, ses écrins ruisselants de perles, ses souliers de fée, ses boîtes d'onguents et de cosmétiques. Avec, aussi, ses exigences d'enfant malade, et la pensée de son frère qui lui rongeait le cœur. En plus, tous les souvenirs exécrables qui, pour elle, s'attachaient à la vie romaine.

L'avait-elle assez détestée au début de son mariage avec Borghèse — ce mariage voulu par elle et enlevé de haute lutte (*) — quand sa belle famille, le climat de Rome et les perfidies des Monsignori unissaient leurs maléfices pour la dégoûter à la fois de la ville, de son mari et de la condition conjugale. Maintenant ce serait pire, et sans le recours des frivoles triomphes. Elle avait rejeté le mari ; et Rome, berceau de ses jeunes succès, représenterait seulement l'exil, avec le poison de la souffrance fraternelle, la ruine matérielle, et quel avenir ?

Pour tout dérivatif, la double compagnie morose de sa mère et de son oncle, ce palais inadapté, la tyrannie tâtillonne de son médecin Espiaud, qui lui tord les nerfs et dont sa santé ne peut se passer.

Ayant prêté ses appartements du rez-de-chaussée à Pauline — qui pouvait danser une nuit entière, mais se déclarait incapable de monter les escaliers autrement qu'à bras d'homme et assise sur un coussin — Madame remisait ailleurs les peintures du cardinal et s'installait à leur place. Soudain, elle, qui, aux temps heureux, se montrait aussi économe d'enthousiasme que d'argent, décidait de se faire désormais, avec ostentation, la gardienne des gloires disparues.

L'Empire était mort, l'Empereur, prisonnier, mais sur les valets on retrouvait la livrée qu'il avait choisie : vert et or. Grâce à eux, un air

(*) Elisa, princesse de Lucques, grande-duchesse de Toscane, avait dû abandonner ses Etats. Arrêtée par les Autrichiens à Bologne, en mars, elle fut internée durant de longs mois en Moravie.

(**) Marie-Louise d'Espagne, fille de Charles IV, ancienne reine d'Etrurie, qu'Elisa avait dépossédée de sa souveraineté.

(*) 1804.

de Tuileries flottait dans les antichambres désertes ; tandis que de riches tapis jetés sur les dallages glacés et, dans les vastes cheminées, des feux constants réchauffaient les salons du vieux palais italien.

Cependant, sur son carrosse, Madame faisait peindre, sans délai, la couronne impériale. Il ne fallait pas que les gens risquassent d'oublier. Face à tout ce qu'elle devait affronter, comme mère et comme altesse déchue, le désœuvrement ne la guettait pas encore. A Joseph, replié aux Etats-Unis et cousu de millions, elle écrivait, avec cette concision saisissante dont cette ignorante avait le secret :

« Par ordre, je me rendis de Paris à Rome, où je tâche de passer mes jours, occupée de mes enfants et préoccupée de leurs malheurs. »

Pourtant, il ne venait pas à l'esprit de Madame de demeurer continuellement ici. Sa place n'était-elle pas auprès de son fils ? Pour le rejoindre à l'île d'Elbe, il lui avait simplement suffi d'aller de Rome à Livourne, où elle avait embarqué. Serait-ce donc plus difficile cette fois de gagner Sainte-Hélène ?

Pour l'heure, et avant de s'accommoder de l'exil, ses fils Lucien, Louis, Jérôme, peu à peu revenaient autour d'elle, royales épaves rejetées à Rome par la défaite. Plus tard, ils s'arrangeraient au mieux de leur disgrâce, sauf Caroline, qui ne serait jamais autorisée, elle, à séjourner dans la capitale pontificale. Mme Lætitia, qui avait horreur des traîtres, avait accueilli d'un cœur ferme la nouvelle de l'exécution de Murat, à Reggio di Calabrea.

Aux pleurnicheries de Caroline à ses protestations, à ses sollicitations de veuve humiliée, Madame Mère, avec une rigueur austère, rétorquait, parlant de Murat : « Si vous n'avez pu le commander, vous auriez dû le combattre. »

Mais à propos de Paoletta, elle mandait laconiquement à Joseph : « Pauline, ici, est très incommodée. » C'était le moins qu'on pût dire. Souffrante, irritée par la compagnie de sa mère, sa manie d'établir des comptes, ses continuelles observations, Pauline, tout en rêvant de Sainte-Hélène, travaille à échanger au plus tôt le palais Falconieri contre une résidence moins maussade.

COMME moyens financiers que lui reste-t-il ? Depuis 1803, où la fortune de Borghèse et sa couronne princière l'éblouissaient — et où, grâce à elles surtout, elle risquait de voir ses sœurs crever d'envie — tant d'argent a coulé entre ses petites mains frivoles et dédaigneuses !

Aujourd'hui, elle sait très bien où elle en est. A Lucques, après la débâcle, elle a reçu de son intendant Michelot un relevé courtois et impitoyable de sa fortune. En mettant bout à bout l'argent comptant et celui qui provient de la vente de son hôtel du faubourg Saint-Honoré, à Paris, elle arrive à 500.000 francs en espèces. L'héritage, non encore liquidé, de son premier mari, Leclerc, lui revient en partie. Il y a l'orfèvrerie, les bijoux, les meubles, enfin, dont elle a toujours eu la manie, depuis dix ans, de se faire suivre partout. Mais elle sait par expérience qu'en cas de besoin rien de tout cela ne se vendra, si ce n'est au tiers de la valeur. Et puis, à Lucques, elle a déjà liquidé, sous forme d'honoraires à ses médecins, un certain nombre de fauteuils, de tables, de commodes, d'objets de prix. Plus guère d'illusions à conserver : à côté des revenus considérables que l'Empereur lui assurait, c'est presque la pauvreté.

Au terme de ces calculs qui lui cassaient la tête, elle relevait celle-ci avec un semblant d'espoir. A ces misères, en effet, s'ajouterait la rente que Borghèse, séparé d'elle depuis trois ans, était annuellement tenu de lui verser. Soit une vingtaine de mille francs.

Borghèse, lui, n'avait pas vu diminuer d'un sou son immense fortune. C'est donc sur celle-ci que Pauline projeta d'axer ses revendications et ses manœuvres financières.

Dans son désarroi et les caprices qu'il engendrait, le seul point fixe, pour elle, allait devenir l'argent. L'argent et ce palais Borghèse où, autrefois, elle se consumait d'ennui — et dont elle gardait le droit d'occuper une partie. Incapable de contrôler ses dépenses, mais férocement organisée dans l'établissement d'un budget, soudain, dès qu'il s'agissait de sa fortune, elle se révélait rusée et précise comme un homme d'affaires, d'une habileté forcenée, d'une activité infatigable.

OU était Camillo, prince Borghèse ? Camillo ayant abandonné aux Alliés le gouvernement général de Turin, qu'il tenait de l'Empereur, avait renoncé à Rome au bénéfice de Florence. Désormais, dans le magnifique palais Salviati, via Ghibellina, il coulait des jours ravis en compagnie de la blonde duchesse Lante della Rovere, laquelle lui faisait oublier les caprices, scènes, humiliations et autres infidélités dont Pauline l'avait

jadis gavé à Rome, à Turin. A Paris surtout, où, dans sa princière demeure de Neuilly, elle s'amusait, méchamment, à le recevoir en étranger.

Maintenant, les rôles étaient renversés. C'était au tour de Pauline de solliciter. Et, à son tour, à lui, de jouer les capricieux. Le droit de s'installer au palais Borghèse ? Il le lui refusa tout de go, cuirassé par sa rancune contre les malheurs de sa femme.

Au coup reçu, cependant, elle rétorqua sans attendre : quand il s'agissait d'affaires, elle ne s'attardait jamais aux larmes et aux tapements de pieds. Chancelante au point de vue matériel, sa position à Rome, sur le plan moral, était très forte : Pie VII, généreux, protégeait ouvertement les Bonaparte. Et Pauline, charmante pécheresse, à qui, douze ans auparavant, à son arrivée à Rome, il avait offert un chapelet et un camée, Pauline avait droit à une spéciale indulgence.

Sur sa demande, le Saint-Office prit parti dans le conflit qui opposait la sœur de Napoléon à Camillo. Décembre s'achevait à peine que, déjà, celui-ci se voyait contraint d'ouvrir à la princesse Borghèse ce palais où elle n'avait jamais pu se souffrir, et qu'elle réclamait aujourd'hui avec tant d'âpreté.

Mais que représentait au juste cette victoire ? Il fallait trouver mieux, et çà, c'était la tâche du Grand Inquisiteur du Tribunal d'Arbitrage. Corse — c'est-à-dire plus retors encore que Pauline... c'est-à-dire doublement acquis aux Bonaparte — Mgr Cunéo disposait dans son âme ténébreuse de plus d'un bon tour. Il imagina donc de proposer à Borghèse la reprise de la vie conjugale. Puis il attendit benoîtement, les mains dans ses manches, le résultat de cette offre ingénue.

Au fond de son palais florentin, où lui souriaient tous les bonheurs, Borghèse, atterré, tomba droit dans le piège. Le piège du refus formel et des griefs circonstanciés. Cette menace l'anéantissait. Minutieusement, véhémentement, au long d'une lettre interminable et pleine de candide maladresse, il déroula ses plaintes : «... Mal reçu, mal nourri, mal couché... et avoir dû payer, comme à l'auberge chaque fois qu'il venait à Paris... »

Mgr Cunéo pouvait sourire de toute sa ruse de prélat. De son côté, il restait au Saint-Office à prendre acte des propos inhumains de ce mari — par ailleurs infidèle — qui déniait à son épouse désemparée les joies légales et nobles du foyer.

A l'été suivant (*) le tribunal rendait un jugement sensationnel : en plus du palais Borghèse et de son mobilier, Pauline disposerait de la villa du même nom, qui étendait tout au long du Pincio ses jardins célèbres, peuplés de fontaines et de statues.

A 24 kilomètres de Rome, à Frascati, au versant de la montagne, parmi les terrasses, les ombrages et les miroirs d'eau, face à la campagne romaine, on lui attribuait la délicieuse villa Mondragone. Celle-là même où le fils qu'elle avait eu de Leclerc était mort en 1804. Ce qui lui avait permis, sous prétexte de rapatrier son corps à Paris, de quitter Rome et de ne plus y revenir.

Enfin, 14.000 écus lui seraient annuellement versés par son mari. S'y ajouterait le revenu de l'héritage de Leclerc, dont elle avait, un peu tortueusement, aplani les difficultés. Son banquier, Torlonia, vieil homme très avisé et très expert, l'y avait beaucoup aidée, et c'est à lui, en outre, qu'elle avait réussi à vendre sa vaisselle de vermeil.

(1) Juin 1816.

CHAPITRE DEUXIÈME

VOICI donc venue l'heure de laisser Madame Mère au sombre palais Falconieri et de se détacher partiellement du destin des autres Bonaparte. D'ailleurs, ceux-ci, après avoir atterri instinctivement à Rome, autour de la Signora, peu à peu organisent leur exil dans les limites autorisées par la Sainte-Alliance.

De l'incroyable fortune, où les haussa l'Empereur, ils gardent le goût du bien-être, des équipages et des belles demeures. Seule, Caroline, en Autriche, se débattrait longtemps dans de relatives difficultés matérielles. Quant à Elisa, particulièrement comblée par son frère, elle avait été la première, avant l'île d'Elbe, à séparer précipitamment son destin de celui du vaincu. Toutefois, elle n'avait pas réussi à obtenir de l'Autriche le maintien, platement sollicité, de sa souveraineté. Dépossédée de sa principauté de Lucques, de son Grand-Duché de Toscane — mais non de

ses immenses revenus — elle reprendrait le pâle Baciocchi et, avec leurs deux enfants, se fixerait à Trieste. Là, au bord de l'Adriatique, dans sa résidence princière, elle ne cessera de gémir sur son sort, et de regretter la Florence des Médicis, où, après eux, sous les lambris du palais Pitti, elle s'était sentie presque reine.

Jérôme, lui, achèterait une maison aux environs de Vienne ; tout, avec Jérôme, se soldait par l'achat d'une maison. Et toutes ses installations seraient à jamais provisoires, et son train de vie, toujours supérieur à ses possibilités.

Seul, Lucien, faute d'un passeport pour rejoindre Joseph en Amérique... faute, ensuite, d'avoir obtenu l'autorisation, mollement demandée, d'assister Napoléon à Sainte-Hélène, s'arrange au mieux de Rome. Il se voue à des recherches archéologiques, qui bouleversent le sol de sa propriété. Et à des travaux littéraires sans avenir. Il fait des enfants à sa femme. Peut-être se sent-il dépouillé de toute ambition, sinon de tout autoritarisme. Celui-ci, il l'exerce surtout sur Pauline, peu disposée à le souffrir.

Quant à Louis, malade, aigri, pétri de rancune fraternelle, rien ne l'intéresse — et l'Empereur moins que tout — hormis l'éducation de son fils aîné, qu'à l'été de la défaite il a fini par arracher à Hortense. En compagnie de son cadet, le prince Louis, Hortense, à cette heure, errait en Suisse, à la recherche d'un gîte. Au fond de ce palais Salviati, qui avant la Villa Médicis (*) abritait l'Académie des beaux-arts de France, Louis découvrait un sens nouveau à la vie : se livrer sans frein à sa hargne, et à ses tracasseries conjugales et paternelles.

Parmi ces feux croisés d'égoïsme frénétique ou de réprobation familiale, Pauline passait, frêle et radieuse, décidée à ne supporter des Bonaparte que le minimum de contrariété et de contraintes. Elle ne romprait jamais avec eux — tout de même ils formaient un clan sacré — mais elle se passait à merveille de les voir et tous ses efforts, maintenant, tendraient à deux résultats paradoxaux : tirer de son exil le meilleur parti — et, pour l'Empereur, faire l'impossible.

Du temps de son mariage avec Borghèse, elle garde une sournoise rancune contre les Romains — bien que cette union eût fait d'elle la première princesse authentique de la famille. Mais vis-à-vis de l'aristocratie romaine qu'était-elle, après tout, sinon une petite Corse parvenue, et assez mal élevée, qui se laissait aller à ses nerfs ?

C'est à elle que le Premier Consul, à la veille de se faire proclamer empereur, écrivait (*) :

« Madame et chère sœur, j'ai appris avec peine que vous n'aviez pas le bon esprit de vous conformer aux mœurs et aux habitudes de la ville de Rome. Que vous montriez du mépris aux habitants et que vous aviez sans cesse les yeux sur Paris. Quoique occupé de grandes affaires, j'ai cependant voulu vous faire connaître mes intentions, espérant que vous vous y conformerez. Aimez votre mari et votre famille, soyez prévenante, accommodez-vous des mœurs de la ville de Rome et mettez-vous bien dans la tête que si, à l'âge que vous avez, vous vous laissez aller à de mauvais conseils, vous ne pourrez plus compter sur moi. Quant à Paris, vous pouvez être certaine que vous n'y trouverez aucun appui, et que jamais je ne vous y recevrai qu'avec votre mari. Si vous vous brouillez avec lui, la faute serait à vous, et alors la France vous serait interdite. Vous perdriez votre bonheur et mon amitié. »

Au cardinal Fesch, vers le même temps, il mandait :

« Il est fâcheux pour moi de penser que Mme Borghèse ne sente pas l'importance dont il est, pour son bonheur, de s'accoutumer aux mœurs de Rome et de se faire de l'estime de cette grande ville une récompense qui doit être douce à un cœur aussi bien né que le sien... Dites-lui donc de ma part que déjà elle n'est plus belle, qu'elle le sera beaucoup moins dans quelques années et que toute sa vie elle doit être bonne et estimée. Elle devrait se faire une étude de plaire à la famille de son mari, et à tous les grands de Rome, et établir un ton de société digne du rang qu'elle occupe, et non de ses mauvaises manières que le bon ton réprime, même dans les sociétés les plus légères de la capitale. »

En fait, l'unique « bon ton » auquel la princesse se fût jusqu'ici efforcée avait été d'échanger son nom de Paulette contre celui, plus digne, de Pauline.

En France, cependant, l'Empire était né. A dater du jour où Napoléon régnait, Pauline, sœur de l'Empereur, devenait Altesse Impériale : les Borghèse, tout illustres qu'ils fussent, n'en avaient pas autant à offrir. Enfin, elle pourrait cesser d'être déplacée parmi eux, elle pourrait les regarder de haut.

La seule ombre au tableau, c'est que ce titre devenait aussi celui de ses sœurs. Sans compter sa belle-sœur Hortense, qu'elle haïssait presque à l'égal de Joséphine : la Beauharnais, quadragénaire et tarée, la seule femme devant qui la radieuse Pauline se fût

(*) Jusqu'en 1801.

(*) Avril 1804.

jamais sentie inférieure en élégance et en grâce.

A ce moment-là, à Paris, la famille s'ébattait dans les fastes de l'Empire commençant. Tandis qu'à Rome Paulette, souffrante, et qu'exaspérait Camillo, immédiatement jugé suffisant et incapable, apaisait ses fureurs et des déceptions en posant, nue, pour Canova.

C'était ce même palais, si vite quitté, que Pauline, triomphante, réintégrait aujourd'hui. Via della Fenestrella, non loin du Tibre, elle retrouvait, dans un paradoxal sentiment de victoire, le pompeux édifice, la cour d'honneur démesurée aux quatre-vingt-seize colonnes, l'étroit jardin citadin, creusé de grottes, hérissé de rocailles. Et, à l'intérieur, les appartements écrasants, tout ce qui, naguère, la tuait d'ennui.

Elle n'allait pas être longue à le prendre de nouveau en dégoût.

DEPUIS son arrivée à Rome, Pauline a consacré tout son temps à triompher de Borghèse, toute son énergie à reconquérir une fortune — et à mettre de l'air entre elle et les Bonaparte.

Si souffrante qu'elle soit déjà — et elle l'est à peu près sans répit — sans compter l'abattement nerveux dû à son profond chagrin fraternel, aucune fièvre, aucun malaise n'entament son ardeur.

De tout temps, elle a soumis les autres à la tyrannie de ses caprices, mais à sa propre personne elle applique une volonté farouche. Frivole et âpre, instinctive et calculatrice, fantasque et rusée, avide et prodigue, chaque trait de son caractère appelle son contraire. « Bonne enfant par nature plus que par tempérament, disait d'elle le poète Arnault, autrefois, car elle n'avait aucun principe et capable de faire le bien même par caprice. »

L'Empereur a été le seul à discipliner cette sœur instable et acharnée. Encore a-t-il dû déployer une inlassable obstination. Encore devant deux choses s'est-il trouvé impuissant : les désordres amoureux de Pauline, et cette santé fragile, initialement ruinée par Saint-Domingue. Vulnérable depuis, et jamais accordée à un climat quel qu'il fût.

Goût maniaque du changement. Inquiétude, aussitôt sa vie fixée en un lieu quelconque. Désir furieux d'en partir, d'aller ailleurs — non point seule, mais précédée ou suivie de ses meubles, de ses tableaux, de son argenterie, de son linge de maison...

Qu'était tout cela sinon une fuite devant elle-même, devant la maladie, devant la souffrance, devant la terreur d'être un jour, bientôt, moins belle, moins aimée ?

Pour le moment, Pauline est galvanisée par la victoire remportée sur Borghèse, par le soin tyrannique de ses nouvelles installations. Même l'amour semble relégué à l'arrière-plan, dans l'une de ces trêves qui coupèrent toujours étrangement ses plus effrénées passions. L'amour, mais non point le goût d'ensorceler.

Le dernier en date de ses amants, le charmant et brave Duchand, célèbre pour sa jeunesse et son élégance, n'a pas donné signe de vie.

En 1812, à Aix-les-Bains, où il était en congé et Pauline en traitement, il n'avait eu qu'à paraître pour éclipser Talma. C'était au soir d'une journée inoubliable à Hautecombe, sur les bords éclatants du Bourget, voué aux romantiques amours. Vêtue de dentelle et coiffée de paille d'Italie, Pauline, s'étant prise à réciter du Pétrarque, avait senti les délices d'un nouveau sentiment l'envahir.

Que tout cela était loin, sans cesser d'être vivant ! Ce même jour, le 7 septembre, Canouville — qui, ayant précédé Talma, était remplacé sans cependant être oublié — Canouville tombait à la bataille de la Moscova. Sur sa poitrine, défoncée par un obus, on trouvait le portrait en médaillon de Pauline serti de rubis et d'émeraudes.

Dans les bras de Duchand, Pauline, sincèrement bouleversée, avait beaucoup pleuré. Leur suprême rencontre datait de février 1813, à Hyères. Duchand avait dû la laisser seule prendre le chemin de Nice, où elle espérait reconquérir, une fois de plus, la santé. A ce moment-là la disgrâce s'abattait sur l'empereur, et Pauline, au désespoir, assistait aux étapes de la chute. Duchand n'avait plus quitté la Grande Armée, accumulant les blessures et les honneurs. Après avoir commandé à Waterloo l'artillerie de la Garde, le beau et héroïque capitaine se vengeait de la défaite en montant dans Paris reconquis par Louis XVIII des farces antiroyalistes. Autorisé à se rendre en Italie, arrêté en cours de route, relâché, il n'était pourtant jamais arrivé à Rome. Nul n'avait plus entendu parler de lui, et Pauline, après l'avoir cherché et appelé à tous les échos, a cessé de l'attendre.

Pour l'heure, tout ce qu'elle demande à la vie, c'est la sécurité matérielle. C'est la possibilité de mener ici la vie qui lui plaît. Pas plus qu'en 1803 elle n'aime Rome. Son climat la fatigue, son peuple misérable et crasseux l'importune. Ce mélange de palais et de haillons, de carrosses et de trognons de choux la désoblige. Mais aujourd'hui la société romaine, autrefois contrainte de lui sourire, ne

risque plus de l'accabler. Hormis quelques audacieux, Canova par exemple, elle est assez unanime à bouder la famille du grand vaincu, si longtemps subi à contre-cœur.

D'ailleurs, la noblesse est ruinée. Elle ne s'amuse pas — les lieux de plaisir sont interdits ou clandestins. Elle ne sort donc pas, ne reçoit pas non plus. Au fond de ses palais délabrés, elle mène une vie orgueilleuse et gênée. En marge de ces déchus hautains, tout ce qui pourrait apporter un peu d'air (magistrature, professorat, fonctionnariat...) appartient au clergé. Du côté français, aucune chance de renouer la moindre relation. Sous le contrôle farouche du duc de Blacas, l'ambassade de Louis XVIII interdit aux Français en poste à Rome ou de passage ici la fréquentation pernicieuse des Bonaparte.

En cet été de 1816, Pauline n'en est pas encore à s'en irriter, à s'en affecter. Après un séjour aux bains de Lucques, dont l'atmosphère aimable de ville d'eaux, le merveilleux décor de vignes et d'oliviers, le traitement améliorent toujours son moral et son physique, elle retrouvait une manière de plaisir vengeur et puéril à aller parader strada Macao. C'était là que chaque après-midi défilaient selon le rite italien les Romains et les Romaines en équipage.

Maintenant, on pouvait se montrer celui de la princesse Borghèse, allongée dans ses mousselines, au fond d'une calèche à quatre chevaux, flanquée en avant d'un piqueur et d'un chasseur, et, à l'arrière, d'un Maure en turban.

Parmi ses coussins, la sœur du proscrit ne perdait pas pour autant les regards jaloux ou admiratifs jetés sur elle. Mais, volontiers détournée des humains, elle contemplait, tout au long de la strada Macao, les arbres d'un parc inconnu qui débordaient d'antiques murailles. A l'extrémité du Corso, à la Porta Pia, la villa Sciarra montrait sa noble façade à deux étages, fenêtres et portes closes. Sur cette mystérieuse demeure, sur son charmant portail à colonnades dressé au seuil d'un parc à l'abandon, Pauline se mettait à rêver.

Insidieusement, le palais Borghèse commençait à peser à son instabilité. Trop vaste, trop solennel, chargé d'ennui, inconfortable, bien que Camillo, sachant qu'elle ne pouvait s'en passer, y eût fait installer à grand frais des bains. Tout, pourvu que Pauline ne vînt pas à Florence. Elle n'y songeait guère, mais le maigre jardin rococo, sans verdure, de la via della Fenestrella l'incitait à convoiter mieux.

Certes, la villa Borghèse, sur le Pincio, la dédommageait de cette demeure aux rigueurs papales. Pauline convenait qu'elle était la plus belle de Rome. Elle flattait son goût du repos sous les ombrages, pleins du chant des cigales. Napoléon y avait fait planter de nouveaux arbres. Par les jardins, remplis de temples et de fontaines, de statues, de pièces d'eau, appuyés au mur d'Aurélien et qui dominaient la plaine du Tibre, Pauline pouvait se faire promener en chaise et circuler à son gré, sans risquer d'épuiser de sitôt d'aussi délicieux agréments.

Mais, si charmante et si claire que fût la résidence, c'était une construction rudimentaire, pour tout dire, impossible à habiter, même durant les grandes chaleurs, intolérables à Rome.

Pauline soupirait. En plein midi, dans la fraîcheur de ses arbres, avec ses murailles romantiques, à demi ruinées et croulantes de lierre, avec son Casino à colonnes, parmi les orangers, la villa Sciarra figurait évidemment la maison d'été de ses rêves.

Tout se liguait pour donner à ce vieux parc un accent unique. Au bout de la plus belle allée, du haut d'une tour d'enceinte moyennageuse, on découvrait dans la brume bleue les cimes étincelantes des monts Sabins, Tusculum, le mont Algide. Tout le ciel et toute la Ville Eternelle, hérissée de ruines et de colonnades, couronnée de campaniles. Enfin, du vaste enclos qui longeait le Corso, elle pourrait, sans fatigue et sans obligation de faire atteler, assister au défilé quotidien des équipages.

C'était de la chance. La villa Sciarra, inhabitée, dans son parc mangé de vigne et de chèvrefeuille, était à vendre. Depuis trop longtemps Pauline n'avait pu satisfaire son goût, si Bonaparte, d'acheter une maison. Elle se jeta sur celle-ci comme sur un nouveau jouet.

L'été s'achève lorsqu'elle peut s'y installer, les jardins mis en état, la villa aménagée avec la minutie maniaque qu'elle apporte à l'arrangement des intérieurs et, cette fois-ci, sur un mode nouveau. Ce mode rompt avec ses amours anciennes en matière de décoration. Elle qui, à Paris, ne voulait rien d'autre, autour de sa beauté, que des ors et des blancs, aujourd'hui choisit de disposer sous les plafonds peints et sur les dallages de marbre les grâces sobres et précises de l'acajou anglais.

Restait à débaptiser la demeure, à substituer à son nom de Sciarra le sien, dûment italianisé : villa Paolina. Ainsi, de la Porta Pia, Pauline peut-elle se rendre au palais Borghèse en passant par les jardins du Pincio. A peine quitte-t-elle son domaine quand il lui prend envie d'aller, via della Fenestrella, jeter un coup d'œil sur le palais arraché à la rancune de Camillo.

Comment ne pas aimer cette femme encore délicieuse... (page 18).

CHAPITRE TROISIÈME

EPENDANT, il convenait de renouer avec le monde, d'expérimenter sur lui les pouvoirs de sa séduction. Depuis Lucques, au retour de l'île d'Elbe, où, en dépit de ses angoisses et de ses difficultés matérielles, elle retenait autour de sa chaise longue un cercle fanatisé d'admirateurs, Pauline n'a plus eu l'occasion de goûter à l'encens familier.

Désormais, une fois mis à part les Romains récalcitrants et les Français timorés qui n'osent pas se risquer chez une Bonaparte, une ressource lui reste, paradoxale : celle d'évoluer parmi les membres du Sacré-Collège et d'enchaîner à son char de « jeunes Anglais très distingués » et très épris, qu'elle entretient des souffrances de l'Empereur.

Rome, d'ailleurs, est alors le rendez-vous d'un certain nombre d'insulaires de haute lignée qui condamnent la façon dont leur pays traita Napoléon. Non contents, aux réceptions de Pauline, de le plaindre à haute voix et de faire le procès de la Sainte-Alliance, leur compassion prendra une forme plus efficace.

Lord et lady Holland sont de ceux-là. Leur admiration pour l'Empereur, leur courage ne se démentiront jamais. C'est lord Holland qui saisira la Chambre des lords du traitement inhumain infligé à l'Empereur à Sainte-Hélène. C'est à lui et à sa femme que, dix ans plus tard, on devra, à Londres, le renversement de l'opinion. Demain, grâce à son entremise, Madame Mère pourra adresser directement à son fils les lettres jusqu'alors dirigées sur Londres par la secrétairerie d'Etat.

Le duc et la duchesse de Devonshire, pour l'amitié, le comte de Gower, le vieux lord Jersey, le jeune George Fortescue, pour l'adulation galante, tels sont les Anglais de marque sur lesquels Pauline joue de ses sortilèges.

Toutefois, qu'étaient leurs hommages auprès de celui, muet et brûlant, du marquis de Douglas, futur duc d'Hamilton ? Depuis toujours admirateur de l'Empereur, à qui il avait rendu visite à l'île d'Elbe, les grâces de l'enchanteresse avaient eu raison du plus taciturne des grands seigneurs anglais. Qu'importait la réprobation outrée de l'ambassade française, qui, dès lors, ne l'invita plus... Qu'importait la jalousie mortelle de sa femme, dissimulée sous des sourires forcés... Qu'importaient, même, les rhumatismes qui le torturaient... Puisqu'en regard de ces misères la plus fascinante des créatures ouvrait, le matin, à ses cinquante-cinq ans maussades, la porte de ses appartements privés.

Debout auprès de la coiffeuse chargée de flacons, de miroirs, de rubans, c'est lui, marquis de Douglas, qui passait à la femme de chambre les épingles de l'interminable toilette.

Au soir, les poignets enroulés de bracelets, une lourde torsade de perles au cou, son front pur et têtu couvert de boucles, Pauline, enfin, daignait tendre ses célèbres petits pieds, gainés de satin, à ces mains seigneuriales qui s'évertuaient à les réchauffer.

Seul, le marquis de Douglas fût sans doute tombé la face la première pour baiser avec emportement la merveille immortalisée par Canova. Non seulement dans sa statue de la « Vénus victorieuse », mais aussi, séparément, si l'on peut ainsi dire — car ils avaient autrefois justifié un moulage spécial. Merveilles que chaque jour, à midi, un petit page escorté d'aiguières, de bassins de vermeil et de fines batistes pétrissait, parfumait et embellissait.

Mais Pauline prenait garde de ne jamais être seule avec le marquis, et tout le monde pouvait assister à l'adoration des pieds.

Parfois, autour d'elle, on s'étonne de voir à ses genoux tant d'Anglais.

— Auriez-vous donc oublié Sainte-Hélène ?

Elle s'insurgeait, elle expliquait avec véhémence :

— Oublier Sainte-Hélène ! Quand, le soir, il me sert de tabouret, ce marquis de Douglas, croyez-vous que je ne pense pas avec une sorte de joie que j'ai là, sous mes pieds, l'un des plus grands seigneurs de la Grande-Bretagne, un des premiers pairs d'Angleterre ! Et pourtant, c'est la sœur du malheureux prisonnier qu'ils assassinent qui le traite ainsi.

Quelques mois plus tard, en effet, l'Empereur, instruit des relations anglaises de Pauline, ne s'y tromperait pas. Il remarquerait :

— Grâce à elle, j'aurai peut-être quelques ennemis de moins...

NON, elle n'oublie pas Sainte-Hélène. A sa vie frivole, à son goût inguérissable de la parure, à sa faim dévorante d'hommages, il y a un arrière-plan. Les

hommes qui l'encensent, et sur qui elle joue inlassablement de son pouvoir, n'arrivent pas à l'en distraire.

Epine dans le cœur, souci qui parfois déchire son sommeil, et la trempe de fièvre nocturne, sous ses fines batistes, inquiétude qui, soudain, meurtrit les paupières et altère le teint de fleur... Tout cela a un seul nom : Napoléon.

Parfois, devant son miroir, elle épie sur son ravissant visage le reflet de cette souffrance et les traces d'un fléchissement qui la désespère. Plus encore, elle l'épie sur celui des autres. Les autres qui, ne l'ayant pas revue depuis le temps de tous les triomphes, mesurent avec avidité l'altération de ses traits.

— Vous me trouvez bien changée, n'est-ce pas ?

Pauline interrogeait Laure Junot, duchesse d'Abrantès. Veuve depuis 1813 et en tournée de revendications financières auprès du Vatican, celle-ci accourait (*), traînant dans son sillage un cortège de souvenirs glorieux et déchirants.

C'était l'été. La chaleur incendiait à Rome. Allongée sur un canapé, Pauline accueillait la visiteuse dans une robe de taffetas rose pâle, voilée de mousseline de l'Inde, rehaussée de points de Bruxelles. Ses plus belles perles masquaient l'amaigrissement sensible du cou. On remarquait des perles identiques aux frêles poignets, et jusque sur le grand peigne qui retenait ses boucles.

— Vous n'êtes pas du tout changée, dit Laure Junot trop vite.

Plus tard, elle avouerait avoir été consternée par l'aspect de Pauline.

Celle-ci secouait la tête, avec une douceur triste. Elle ne croyait pas tout à fait à ces protestations, mais elle y puisait un passager réconfort.

— Laissez-moi vous embrasser, dit-elle en guise de remerciement.

Cependant, Laure Junot ne voulait pas quitter Rome sans voir la « Vénus victorieuse » que Pauline avait inspirée à Canova. Dans une salle obscure du palais Borghèse, la fureur de Camillo l'avait jadis reléguée. Avec sa permission toutefois, on autorisait des étrangers de passage, épris d'art, à la venir contempler.

Toute pénétrée d'une délectation compliquée de regret, Laure comparait la « voluptueuse perfection du marbre » avec le vivant modèle. Elle ne se lassait pas de l'admirer, elle y retournait sans cesse, et chacune de ses exclamations, chacun de ses commentaires sonnait un glas dans le cœur douloureux de Pauline. Un jour, elle éclata :

— Je ne veux plus qu'on la voie, dit-elle en réponse aux louanges de la duchesse d'Abrantès. Je vais demander au prince Camillo de ne plus permettre aux étrangers des visites dont je les tiens quittes.

Son pur petit visage s'assombrissait. Elle acheva :

— Ensuite, ils viennent juger des ravages que la douleur fait sur moi. Ce n'est pas assez de donner à Sainte-Hélène le poison de la souffrance à mon pauvre frère, il faut que j'en présente ici l'effet...

Pourtant, elle diffère encore d'écrire à son mari. En janvier seulement elle se déciderait. Mais, avec un orgueil sauvage, elle dissimulera sous des motifs imprévus ses raisons profondes :

« Camillo, je voudrais vous prier de me faire un plaisir. Voici de quoi il s'agit. Je sais que vous permettez de temps à autre que l'on voie ma statue de marbre. Je serais heureuse que cela ne se produise plus, à cause de la nudité de la sculpture, qui frise l'indécence.

» Elle ne fut créée que pour vous être agréable, continuait-elle avec une intrépidité naïve et retorse. Comme ce n'est plus le cas maintenant, il est juste qu'elle soit enlevée aux regards. »

Camillo, qui, en 1804, avait failli étouffer de colère en identifiant la « Vénus Victrix » du sculpteur, s'empressa d'acquiescer. Il se moquait définitivement du modèle, mais le marbre avait si fâcheusement symbolisé sa jobardise qu'à le mettre en pénitence il éprouvait un plaisir vengeur.

Quant à Pauline, elle supprimait une rivale qu'autrefois, pourtant, elle avait sans doute dépassée par l'exquise vivacité de la physionomie et qui, aujourd'hui, accablait ce corps défaillant de sa perfection incorruptible.

Rien, cependant, ne devenait plus émouvant que ce visage, secrètement pétri de souffrance. Le marquis de Douglas ne pouvait se déprendre de ses séductions. Il faudrait la maladie grave de son père, qui se mourait en Angleterre, pour l'arracher à ce douloureux, à ce stérile enchantement. Après lui, d'autres s'y livreraient, avec une fougue moins intérieure.

A Lucques, où Pauline chaque été renouvelait sa cure de fraîcheur, de frivolité et de bains chauds, lord Kensington, un homme de sens rassis, à qui Douglas, en partant, avait confié le soin de la distraire, soudain prenait feu.

Il s'énervait, s'inquiétait, s'abaissait à prendre ombrage d'Espiaud, le médecin de Pauline, ce plébéien, et à le provoquer, lui,

(*) En 1817.

un pair d'Angleterre. Pauline, impatientée, le priait de partir. Ces éclats l'importunaient. Sa santé ne les supportait plus. Peut-être aussi avaient-ils cessé de l'amuser ? Ulcéré, lord Kensington disparut à jamais de la scène.

C'EST à l'automne de 1818 que, pour la première fois depuis l'écroulement, elle rencontre, à Livourne, Hortense, errante et éplorée, qui amène à Louis-Bonaparte son dernier fils, Louis-Napoléon.

Pauline n'avait jamais pu souffrir la fille de Joséphine. En elle, elle retrouvait, en moins haïssable toutefois, cette tenue de haut goût de l'impératrice, cette élégance irréprochable qui humiliaient jusqu'à la jeunesse et la beauté des autres femmes.

Maintenant, il n'est plus question de jalousie. Les malheurs de l'Empereur anéantissent les chicanes. En outre, Pauline, malgré une vieille indulgence fraternelle, qu'il lui rendait bien, savait à quoi s'en tenir sur Louis, infirme et acariâtre, et dont l'hypocondrie lui portait facilement aux nerfs. Comme frère, elle pouvait lui pardonner. Comme mari, que devait-il être ?

Mais Pauline lui enlevait souvent son fils aîné, dont il surveillait, avec une tendresse de gendarme, l'éducation. Ce neveu de quinze ans, beau, plein d'intelligence et de charme, flattait la fierté familiale de Pauline, fierté qui, à part cet enfant, avait peu de raisons de s'exprimer. De satisfaction, pas davantage. La Signora, qui, au terme de ses promenades sur le Pincio, venait souvent, au printemps, lui rendre visite à la charmante villa Paolina, témoignait de son affection par une réprobation infatigable. Avis, mise en garde, conseils d'économie lui fleurissaient inlassablement aux lèvres. C'était là un langage qui rebutait vite sa fille.

CHAPITRE QUATRIÈME

CETTE année-là (*) les souverains alliés, réunis au Congrès d'Aix-la-Chapelle, avaient décidé de maintenir l'Empereur à Sainte-Hélène, et les Bonaparte, dans leurs résidences initialement désignées. Un an plus tôt, Las Cases, revenu de Sainte-Hélène, révélait à l'Europe le traitement infligé à l'Empereur. Mais ni Madame Mère, ni Pauline, ni personne n'avait réussi à ébranler l'hostilité de la Sainte-Alliance. Pour les deux femmes, tout espoir semblait bien perdu de jamais rejoindre le captif sur son île, ou sur une autre, moins lointaine et moins malsaine.

La Ville Eternelle devenait leur définitif lieu d'exil. C'est alors que Madame décida d'abandonner le palais Falconieri au cardinal Fesch et à son envahissante galerie de tableaux. Elle emmena avec elle son chevalier d'honneur, Colonna de Lica, ainsi que sa dame de compagnie, Rose Mellini. Et sur la via del Corso, non loin du palais Salviati, où Louis entretenait sa mélancolie et sa hargne, elle émigra au palais Rinuccini.

De la fenêtre de sa chambre, à l'angle de la tumultueuse via del Corso, la Signora découvrait la place de Venise. A côté du majestueux palais florentin du même nom, les masures se massaient au pied de la plus petite et de la plus auguste des collines de Rome, le Capitole.

Dans les salons ornés, à la manière du XVIII[e] siècle, de stucs et de peintures vert pâle, Madame, sans plus attendre, faisait inscrire ses initiales : L. B. avec la couronne impériale au-dessus. Dès l'antichambre, le visiteur plongeait dans ce climat glorieux dont, autrefois, la mère de l'Empereur accompagnait les fastes de prophéties pessimistes.

Aujourd'hui, elle y adjoint volontiers l'allégorie : la Loi, armée de son glaive, la Justice et ses balances condamnent avec rigueur les iniquités de la Sainte-Alliance.

Partout, l'Empereur est présent. En marbre, en peinture, en pied, en buste, il continue à régner sur un univers triomphal que Madame, dans un tardif orgueil, s'acharne à reconstituer. En costume de cour, ses fils et ses filles rappellent le temps où une main fraternelle débitait pour eux l'Europe en royaumes.

Parmi cet immobile cortège de marbre et de toile peinte, ces uniformes chamarrés, ces robes magnifiques, ces couronnes princières ou grand-ducales, déroulés sur un espace de neuf vastes pièces, Madame errait, petite et

(*) Novembre 1818.

toujours droite, dans sa robe de soie grise. Les épaules frileuses sous le châle de cachemire, la tête fière sous le bonnet.

En dehors des heures accordées au souvenir et à la méditation religieuse, Madame retombait de plain-pied dans les platitudes de la vie. Quatre de ses enfants étant loin d'elle : Joseph, Jérôme, Elisa, Caroline, son courrier lui prenait beaucoup de temps. De plus, il convenait de ne point abdiquer l'autorité maternelle. De morigéner les faibles. De conseiller aux prodigues de ne pas dépasser leur budget. Comme autrefois, le budget était le souci majeur de Mme Laetitia. Extrêmement vigilante pour le sien, elle s'inquiétait de celui des autres : Paoletta et Jérôme notamment, dont l'extravagance monétaire était proverbiale.

Inexorable dans l'exercice de la semonce, elle se revanchait des folies financières de ses enfants par le placement, à 6 %, de son propre argent.

L'Empereur n'est pas absent de ses soucis. Elle a beaucoup bataillé pour lui. Mais mesure-t-elle l'horreur de sa condition ? Certainement pas. Pas encore. Bientôt, elle lui expédierait des vins, du café, des vêtements, des livres. Une pharmacie volante, des ornements magnifiques pour une chapelle. Elle n'oublierait jamais de s'élever contre l'Angleterre et les Alliés. Ni de remercier le Saint-Père de ses bons procédés pour la famille impériale :

« Je suis vraiment la mère de toutes les douleurs », lui écrivait-elle.

C'était vrai. Vrai aussi que, récapitulant ses envois à l'Empereur, elle invitait ses enfants à participer aux frais, après en avoir établi âprement le relevé :

« Les dépenses extraordinaires que j'ai faites, environ 130.000 francs, en y comprenant les 65.000 que j'ai envoyés directement à Las Cases... »

Elle n'omettait pas un sol. Accusée d'intriguer, de conspirer, de fomenter des troubles en Corse, soupçonnée par l'ambassadeur de Louis XVIII, elle affrontait « l'adversité » avec hauteur, refusant expressément de se laisser aller. De même qu'au temps du triomphe elle refusait de perdre la tête. Et, aujourd'hui, comme autrefois, il n'y avait pas une erreur dans ses comptes.

LES saisons se succédaient sans apporter de changement notable. C'était l'exil, avec sa marge de tourments et sa mesure d'agréments monotones. Pauline passait d'un relatif bien-être physique à des fièvres épuisantes. Celles-ci la tenaient des semaines durant à la chambre, pantelante et s'imaginant à la mort. Une nouvelle dame de compagnie, Mme de Hautmesnil, ancienne élève de Mme Campan, supportait dans les larmes et les délices les caprices et les gentillesses de la princesse, tous sans mesure.

L'hiver venu, elle regagnait le palais Borghèse, dont les pierres avaient évacué les chaleurs torrides de l'été romain. Les romantiques jardins de la villa Paolina, avec leurs chênes verts et les orangers pressés autour du petit casino à colonnes, sommeillaient en attendant l'éveil précoce du printemps. Toute l'aristocratie, de même, quittait ses villas, résidences estivales situées aux confins de la ville, au cœur de parcs splendides, pour rouvrir les enfilades délabrées de leurs salons d'apparat, pleins de toiles de maîtres et de courants d'air.

On retrouvait Pauline dans les siens, de plus en plus frêle, toujours exquisement parée d'impalpables tissus, couverte de perles et présidant des dîners auxquels elle touchait à peine. Le Sacré-Collège se pressait autour des tables royalement dressées. Une romancière irlandaise de passage, lady Morgan, disait que depuis la papesse Jeanne aucune dame n'avait jamais vu autour d'elle autant de cardinaux que la belle Pauline. Mais de Bonaparte, toujours point, ou le moins possible.

Les repas, les concerts, les réceptions renouaient un cycle brillant et fastidieux. Parfois, au terme d'une soirée, Pauline proposait à quelques dames de leur montrer ses bijoux. Elle les entraînait dans sa chambre. Passé huit salons pompeux, les visiteuses découvraient un lit de poupée blanc et or dont les draps de batiste brodée se voilaient de dentelle.

Pauline vidait ses écrins. Dans ses petites mains pâles, elle laissait couler les perles et les pierreries. Sur son front, elle s'amusait à poser un diadème étincelant. Les dames s'exclamaient. « La princesse Borghèse est toujours bien belle, écrivait un voyageur (*). Aujourd'hui, même malgré les souffrances physiques et morales qui la consument, les modèles les plus parfaits ne lui sont pas comparables. »

Ces souffrances, Pauline ne les étale pas, n'en joue pas, sauf en ce qui concerne le physique, pour lequel elle n'a pas cessé de tyranniser son entourage. Mais au delà de ses exigences, de ses impatiences, de ses comédies d'enfant, une panique intérieure la détruit secrètement. Elle reste sans amour. En vain

(*) Vasi, *Souvenir d'un voyage en Italie.*

guette-t-elle chez les hommes qui l'entourent celui de qui elle recevra le choc. Ce choc qui, autrefois, la chavirait comme une barque.

On dirait que le souci de son frère, le poids de son absence, la cruauté de son sort, qui l'obsède, annihilent en elle toute autre passion. Napoléon, c'est la noblesse de sa vie, c'est peut-être, parmi tant de désordres et de frivolités, son rachat.

« Pauline, écrirait-il dans le « Mémorial », Pauline, la plus belle femme de son temps, a été et demeurera jusqu'à la fin la meilleure créature vivante. »

MAIS que peut-elle pour lui ? C'est pourtant la seule en qui il croit encore, à cette heure où, comblé de trahisons et d'abandons, il sent chanceler son courage.

Depuis la décision du congrès d'Aix-la-Chapelle, qui a confirmé la sentence d'exil, tout lui échappe sans recours. Sa gloire passée, sa famille oublieuse ou rancunière, sa femme infidèle, son fils séquestré. Même, peut-être, le dévouement de ses serviteurs. Même, enfin, les amitiés qui l'ont accompagné ici et qui peu à peu découvrent de secrètes fissures.

Pour chacun, après trois ans d'un atroce séjour, Sainte-Hélène apparaît impossible. Le climat et la solitude les tuent. Les Montholon n'en peuvent plus. Jusqu'à la vieille fidélité de Bertrand, désormais écartelée entre sa femme malade et excédée, et l'Empereur. Celui-ci, désormais, était à vie ici, et eux avec lui. Combien vivrait-il ? Cela pouvait durer longtemps. Il ne les regardait plus sans surprendre sur leurs visages les traces de leur angoisse. Marchand, seul, demeurait inattaquable, intangible, le disputant au désespoir et aux cauchemars.

La nuit, tandis que la veilleuse d'argent tremble sur ses insomnies, le front à la vitre il regarde la mer inondée de lune. Il sait que dans les autres maisons de l'île les cœurs qui lui étaient donnés commencent à mettre en balance leur tendresse et leur soif de délivrance.

Bientôt, il faudra consentir au départ (*) de la charmante et frivole Albine de Montholon, dont le courage et l'adresse sont à bout. Gaver son mari de dons et de dispositions testamentaires afin qu'il consente à rester. Galvaniser jour après jour l'amitié déchirée de Bertrand. Attendre enfin, dans un grand espoir, l'arrivée des nouveaux compagnons et des serviteurs que Bertrand, sur sa prière, s'est chargé de demander à Fesch.

(*) 2 juillet 1819.

A ROME, le frère de Madame s'était occupé avec elle de la composition du convoi. Il devait comprendre deux prêtres catholiques et deux domestiques. A cette fin, Madame prêterait son valet Cuorsot, et Pauline, son cuisinier Chandellier, qui, pour l'honneur de servir l'Empereur, fût allé plus loin encore que Sainte-Hélène.

On y joindrait un médecin, autorisé en dernier ressort par lord Bathurst (*). En possession de toutes les autorisations, le cardinal prendrait son temps, c'est-à-dire qu'il en perdrait beaucoup. Il écarterait sournoisement un praticien de valeur, longtemps au service de Napoléon : Foureau de Beauregard, et à sa place choisirait un Corse, médiocre et impudent, Antommarchi. Les prêtres désignés seraient un vieil abbé, Corse aussi, Buonavita, ancien chapelain de Pauline, brave homme, sans rien de plus, bégayant et cacochyme, et d'ailleurs le climat de Sainte-Hélène le menacerait tout de suite du pire. Le second était un jeune rustre, Vignali.

Choix insensé. Madame Mère et le cardinal en mesureraient-ils jamais les graves conséquences ? A ce moment-là, une femme allemande, peut-être envoyée par Metternich à Rome, a pénétré dans leur vie, intervient dans toutes leurs décisions, les abrutit de ses visions prophétiques : l'Empereur a pu fuir sa prison, il n'est plus à Sainte-Hélène. Les lettres, les messages reçus de là-bas ? Rien que des faux, perpétrés par l'Angleterre. Elle savait, elle, que l'Empereur avait été enlevé par des anges et transporté ailleurs. Dès lors, qu'importait la qualité des gens envoyés, puisqu'ils allaient à la rencontre d'un fantôme ?

Pauline assistait avec désespoir à ces démences. Elle suppliait sa mère de revenir à la raison. Mais comment lutter, faible et souffrante, contre cette coalition de fous ?

Malgré Louis, aigri et égoïste, mais de sens rassis, malgré les exhortations passionnées de Pauline, la tête de Madame Mère — dont son fils disait qu'elle était une tête d'homme sur un corps de femme — battait provisoirement la campagne.

Sans doute était-ce plus simple de croire l'Empereur enlevé par les anges.

A OLD-LONGWOOD cependant, Napoléon, enragé de courroux, accueillerait en grinçant l'effarante caravane (**). Voilà tout ce qu'on avait trouvé à Rome pour l'aider !

(*) Ministre de George IV, roi d'Angleterre.
(**) Septembre 1819.

U. OF I.
LIBRARY

— Ma famille ne m'envoie que des brutes...

Le sentiment de l'abandon le saisissait à la gorge. Il se distrayait avec le contenu des caisses. Il y trouvait un portrait du roi de Rome tout vêtu de satin blanc, un étui de maroquin vert, présent de Jérôme, la digne figure de Madame Mère en miniature. Pauline avait choisi une magnifique trousse de toilette. Lady Holland, des jeux et des albums. Mais les livres ne valaient rien.

En revanche, les objets de chapelle triés par Madame : chasubles, aubes, calices, patènes, crucifix, étaient splendides. Pas question d'économie, on se rattraperait en lésinant sur autre chose.

Le dimanche suivant, à la fin de la première messe, servie sur une nappe de dentelle avec le nouveau matériel installé dans la salle à manger de Longwood, l'Empereur, pour la première fois depuis longtemps, esquissa un sourire :

— J'espère que le Saint-Père ne nous fera aucun reproche. Nous voilà redevenu chrétien. S'il voyait notre chapelle, il nous accorderait des indulgences...

CHAPITRE CINQUIÈME

L'ANNEE 1820 s'achevait. Un soir du début de décembre (*) Pauline se trouvait au théâtre Del Valle. On y donnait un opéra-bouffe de Cimarosa : « Le Mariage secret ». La musique, de Cimarosa, mort en 1801, à Venise, n'avait pas fini d'enchanter les Italiens. Ce jour-là, cependant, il n'était pas le seul à provoquer l'enthousiasme du public.

Dans son opéra, on avait assez singulièrement inséré la cavatine d'un nouveau compositeur sicilien qui commençait à beaucoup occuper l'opinion : Giovanni Pacini.

Bien qu'il fût tout jeune, les théâtres d'Italie se disputaient ses opéras. Et ses dons éblouissants de compositeur et d'exécutant, sa voix magnifique en faisaient le rival d'un autre musicien, Rossini, qui, à moins de trente ans, abordait au même moment une vogue étourdissante.

C'est la première fois, ce soir, que Pauline entend du Pacini — à tout le moins qu'elle y prend garde. Elle ne connaît pas l'auteur, mais sa cavatine l'a si fort ravie qu'à l'entracte elle l'envoie chercher. Il est là, lui dit-on, quelque part dans le théâtre, où les louanges et les applaudissements crépitent à son adresse.

Sa petite tête bouclée très droite, les bras nus, ruisselant de perles, posés sur le rebord de velours de la loge, la princesse Borghèse regardait la salle, qui bougeait et murmurait comme une volière. A quoi pense-t-elle à cette minute ? A sa sœur Elisa, qu'en août dernier (*), à Villa-Vicentina, près d'Aquilæ, une fièvre « putride et bilieuse » a soudain enlevée à son palais des bords de l'Adriatique ? A Madame Mère, en proie aux maléfices de l'espionne autrichienne ? A l'Empereur, perdu dans les vents et les brouillards de Sainte-Hélène ?

Entre les tourments, elle a le choix. Mais peut-être ne pense-t-elle à rien qu'à sa beauté, à ses bains de lait et à cette robe blanche qui découvre ses ravissantes épaules, un peu amaigries. A peine se souvient-elle que son caprice, tout à l'heure, a réclamé l'auteur de la cavatine.

La porte de la loge s'ouvrit et Pacini parut. Pauline tourna la tête et vit un jeune être, sans timidité, qui lui dédiait un sourire étincelant. Il montrait le pur ovale, la chaude pâleur des pâtres siciliens. Ses yeux noirs, hardis, dévisageaient la princesse célèbre qui le mandait auprès d'elle. Elle tendit la main, il s'inclina.

Depuis le jour où, dans la lumière de l'automne savoyard, elle avait vu surgir le charmant Duchand, plein de rires et de chansons, Pauline n'avait pas ressenti ce frémissement intérieur, ce vertige furieux qui, de tout temps, et déjà adolescente, la précipitait sans contrôle possible dans les bras d'hommes. Et que, au long de cinq mortelles années, du fond de son désarroi, de son chagrin fraternel, de sa féminine angoisse, parmi les hommages subjugués de ses chevaliers servants, elle avait appelé, souhaité en vain.

(*) 2 décembre 1820.

(*) 7 août 1820.

TOUT changeait désormais. La vie reprenait couleur et accent, reprenait une signification. Après un si long sommeil, le cœur de Pauline et ses sens renouaient, avec leur exigence, leur violence.

Cependant, terriblement habitué à l'adulation, gâté par un succès foudroyant assez disproportionné, Pacini sera-t-il une conquête facile à fixer ? Le temps est révolu où la radieuse Paulette pouvait se permettre de passer avec insouciance d'un homme à un autre homme — se guérissant de l'un par le suivant, oubliant une passion à peine morte pour se jeter avec intensité dans une nouvelle.

Elle vient d'avoir quarante ans (*), l'âge de Joséphine au moment du couronnement. Cet âge qui, à l'époque, lui paraissait une irréparable disgrâce. Si belle que la gardent la précieuse perfection des traits, la mobilité exquise de l'expression et cet « on ne sait quoi » de classique et de mutin à la fois... Si belle qu'elle soit, le tourment et la maladie ont défleuri son teint et inscrit autour des larges yeux pailletés d'or un réseau de fines égratignures. Elle dégage toujours une grâce irrésistible, juste touchée de mélancolie. Elle ne rayonne plus. L'amour va donner à ce corps meurtri, à cette beauté fléchissante un suprême éclat.

Désormais, pourtant, elle ne peut plus se permettre d'être seulement une amoureuse — une femme dont on adore les caprices et dont on redoute l'infidélité.

Beaucoup plus jeune qu'elle, Pacini est comblé par la vie. Avec sa beauté insolente, sa voix qui roucoule le « bel canto », sa musique passionnée, il ne rencontre pas de cruelles. Les femmes, il aurait plutôt à s'en défendre. Mais pourquoi s'en défendre ? Elles sont en grande partie responsables de ses triomphes d'artiste.

Pauline sent tout cela. Elle le sent avec son instinct de femme, rarement en défaut, et avec son intelligence, qui est vive. Dans la façon dont elle travaillera inlassablement à la gloire de Pacini, l'habileté ira de pair avec l'amour.

AU palais Borghèse, le salon de Pauline était devenu un salon musical. Soudain, elle se souvenait qu'elle avait toujours aimé la musique. Surtout quand un musicien la lui faisait aimer : Blangini, par exemple, qu'en 1808 elle avait traîné derrière elle jusqu'à Turin. Elle l'avait un peu négligée ces dernières années. Mais, dans le rayonnement de Pacini, le clavecin, la harpe revenaient en hâte prendre chez elle une place oubliée.

A Malmaison, la harpe était la favorite de Joséphine et d'Hortense, pour ce qu'elle mettait en valeur la ligne des bras. Ceux de Pauline, fragiles, d'une exquise pâleur, s'en accommodaient à merveille. Les chansons que Pacini composait pour elle, comme autrefois les nocturnes de Blangini, naissaient sous ses doigts frêles, et elle s'enchantait de leur facilité brillante. Elle ne chantait plus toutefois, sa voix, charmante quand elle parlait, n'ayant pas cessé d'être remarquablement fausse.

Du jour au lendemain, le Sacré-Collège et les Anglais de marque qui peuplaient ses salons trouvèrent ceux-ci tout bruissants de mélodies et d'opéras.

Certes, pour satisfaire à la mode romaine et au goût de ses invités, Pauline donnait toujours chez elle plusieurs concerts par saison. Mais aujourd'hui, le caractère musical de sa maison était tout autre et bien moins désintéressé. Pacini y régnait, jeune musicien à la mode enivré d'hommages. Que de soins l'entouraient ! Pour interpréter ses œuvres, la maîtresse de maison appelle dans son palais des chanteuses, des chanteurs, dont la vogue, d'une soirée chez elle, fait tout un événement.

Mais l'habileté de Pauline serait en défaut si elle n'invitait pas d'autres compositeurs à se produire au palais Borghèse, à se mesurer avec son favori. De ces joutes, organisées par sa ruse et par son amour, il fallait que Pacini sortît immanquablement vainqueur.

A ce moment-là, Rossini a vingt-huit ans. Entre autres opéras qui lui ont valu une vogue foudroyante, il a repris le thème du « Barbier de Séville », que Paisiello avait traité avant lui. Paisiello était mort quatre ans auparavant, très âgé, chargé de gloire. A Joseph, alors roi de Naples, il avait dû d'être nommé dans cette ville directeur du Conservatoire. La France, la Russie, l'Italie entière avaient acclamé le « Barbiere di Seviglia » de Paisiello. Oser composer sur le même thème, quelle audace !

Pauline n'avait pas attendu que Pacini fût dans sa vie pour s'insurger et pour prendre ouvertement, avec véhémence, parti contre Rossini. N'avait-elle pas été jusqu'à saboter la première représentation du « Barbiere » ? Aujourd'hui, si Rossini jetait en travers de la musique de Paisiello la sienne, tendre et étincelante, Pacini, à son tour, s'élèverait bientôt à ses côtés en rival.

Tout à coup, Pauline a l'idée de prier Rossini chez elle. Impossible de laisser à

(*) Pauline était née le 20 octobre 1780.

l'écart de ses réceptions un musicien qu'ailleurs on s'arrache et que ses dons éblouissants placent au premier rang. D'ailleurs, si vif que soit le goût de Pauline pour le « Barbiere » de Paisiello, elle ne demande pas mieux que de se laisser convaincre de la supériorité de Rossini. Enfin, puisqu'on dit Pacini son égal en talent, la présence du premier honorerait le second.

Rossini, depuis longtemps, savait à quoi s'en tenir sur les sentiments et sur les ressentiments de la princesse Borghèse à son égard.

Il accepta joyeusement le défi, et dans les salons de la via delle Fenestrella, devant une assemblée frémissante d'impatience et de curiosité, il exécuta dans un mouvement étourdissant le grand air de Bartolo.

Paisiello, avec sa charmante musique expressive, reculait devant tant d'éclat, d'esprit, de maîtrise. Ce serait le début d'un lent enfoncement dans l'oubli. Le « Barbiere di Seviglia », pour les temps à venir, appartiendrait à Rossini.

Ravie de la musique, ravie du délire de ses invités, Paulette exultait. Que Pacini fût jugé digne de se mesurer à un tel compositeur était gage de sa valeur — et Pacini ne s'y trompait pas en interprétant, lui aussi, ces confrontations comme un hommage.

A ce moment-là, il mesure à son prix la protection de Paoletta, son appui, ses efforts inlassables pour l'imposer. Cela vaut bien les morceaux qu'il écrit pour elle, qu'il lui dédie et qu'elle s'acharne, avec un touchant héroïsme, à déchiffrer à la harpe. Son salon, dirait-il plus tard, était un nouvel Olympe, et elle y figurait Vénus.

Peut-être l'aime-t-il ? Comment ne pas aimer cette femme encore délicieuse, dont la vie se déroule dans des décors grandioses, nobles ou charmants ? Et dont les raffinements de toilette n'ont pas de limite ? Qui, de plus, n'est préoccupée que de sa gloire ?

En outre, pour lui — mais cela, le sait-il ? — elle fait violence à sa nature fantasque et impérieuse, s'autorise à elle-même juste ce qu'il faut de caprices pour demeurer femme, impose silence à sa jalousie. C'est son dernier amour, elle le sait. Elle voudrait serrer contre elle sa fuyante jeunesse, retenir cet amant, le capter, le temps de respirer — et après, qu'importe de mourir ? — le dernier bonheur qui lui est donné. Mais est-ce bien du bonheur ?

CHAPITRE SIXIÈME

A nouvelle de la mort d'Elisa ne parvint à Saint-Hélène qu'en décembre (*). Au lendemain de Noël, l'Empereur, que le cancer torturait déjà, la découvrit dans les journaux d'Europe. A l'impudent Antommarchi, qui longtemps n'avait pas cru à sa maladie, il dit :

— Eh bien, vous le voyez, docteur, Elisa vient de nous montrer le chemin. La mort, qui semblait avoir oublié la famille, commence à la frapper. Mon tour ne peut tarder longtemps.

Trois mois auparavant, au début de septembre, Bertrand a écrit à Pauline une lettre qui n'a pas encore quitté Longwood. On n'attend que de pouvoir la confier à quelqu'un de sûr. Mais qui ? Antommarchi, qui avait réussi à se faire détester de tout le monde, annonçait insolemment son intention de partir pour l'Europe. L'Empereur l'avait congédié, puis, sur les instances de Bertrand et de Montholon, repris à contre-cœur. C'était là tout le résultat de l'aide apportée à Napoléon par sa famille.

Quand au pauvre Buonavita, en proie à une congestion et menacé, s'il restait, de paralysie totale, on guettait pour lui le premier bateau qui lèverait l'ancre. Le cœur navré, il se résignait mal à abandonner l'Empereur. Celui-ci ne supportait plus d'aliments et, secoué de frissons interminables, vomissait sans trêve.

— Il ne peut durer longtemps, dit le vieil homme à Hudson Lowe à la veille de son embarquement. Si vous voyiez sa face ! Je vous affirme en homme d'honneur : il ne vivra pas. Rappelez-vous ce que je vous ai dit.

Au matin de son départ (*), il pénétra chez l'Empereur pour lui faire ses adieux. Il pleurait. Le malade ne quittait plus guère son lit. A l'abbé, il parla doucement de sa famille, le chargeant de messages pour tous les siens. Avec ces suprêmes recommandations, Buonavita emportait une note d'Antommarchi

(*) 26 décembre 1820.

(*) 17 mars 1821.

pour Fesch. Montholon lui remit les lettres de Bertrand adressées à Pauline. L'une d'elles disait : « L'Empereur compte sur Votre Altesse pour faire connaître à des Anglais influents l'état véritable de sa maladie. Il meurt sans secours sur cet affreux rocher. Son agonie est effroyable. »

ARRIVE à Portsmouth le 2 mai, Buonavita devait perdre un mois à courir après le passeport qui lui ouvrirait les chemins de Rome. Il n'atteignit la Ville Eternelle que le 7 juillet, et tout de suite, quoique écrasé de fatigue et ahuri par le voyage, il se fait annoncer au palais Rinucini afin de transmettre à Madame le message verbal du prisonnier.

A cette heure, la Signora n'a pas encore rejeté la pernicieuse influence de l'espionne de Metternich.

Depuis bientôt deux ans, elle vit dans un univers d'extravagances et de mensonges, tragiquement entretenu par Fesch, par le chevalier Colonna, par les prêtres que celui-ci a convaincus.

L'infortuné Buonavita, qui tient à peine debout, est reçu avec suspicion : était-il exact qu'il eût vu l'Empereur à Sainte-Hélène ? Madame n'en croyait rien, son fils n'était plus là-bas, elle le savait.

Buonavita, qui avait encore dans les yeux l'image de l'Empereur agonisant sur son misérable lit et dans la mémoire ses dernières paroles, écoutait, épouvanté, ces divagations. C'est alors que Pauline parut.

Pauline, qui, avant de partir pour Frascati avec Pacini, désirait prendre congé de sa mère, s'était heurtée à l'entrée du palais à une étrange fin de non-recevoir. Madame condamnait sa porte. Elle ne voulait voir personne, même sa fille. Surtout sa fille.

Pauline insistait, discutait. Peu à peu, gagnée par le soupçon, elle pressait de questions le portier. Celui-ci avait vu passer un mystérieux visiteur. C'est lui qui l'avait annoncé à Madame, introduit auprès d'elle. Bref, l'abbé Buonavita, venant de Sainte-Hélène, apportait des nouvelles de l'Empereur. Le cardinal Fesch, attendu, serait le seul admis.

Pauline s'élança vers l'escalier. Jamais, même pour un rendez-vous d'amour, elle n'avait gravi des marches avec plus de hâte. Son cœur l'étouffait. En haut, aussi rigide que les statues des antichambres, la Signora barrait le passage. Le vieux Buonavita, poussé dans quelque salon, restait invisible, Pauline tremblait :

— Où est l'abbé ?

Déjà, hors d'elle-même, elle continuait :

— Je sais qu'il est là. Je veux le voir. Je veux avoir des nouvelles de l'Empereur. Pourquoi me le cachez-vous ?

Pour une fois, la Signora ne regardait pas en face. Elle cherchait des raisons, objectait qu'on attendait le cardinal Fesch. Puis, soudain, elle décocha la perfidie majeure :

— L'Empereur, dit-elle, est furieux contre vous, pour ce que vous avez reçu tant d'Anglais.

Quoi ? furieux contre elle, qui n'avait travaillé qu'à garder à son frère des amitiés, même parmi ses ennemis ? Où était la vérité ?

La vérité était dans la lettre remise par Montholon à Buonavita, et que Pauline obtiendrait bientôt quand elle aurait réussi à forcer le barrage : « L'Empereur compte sur Votre Altesse pour faire connaître à des Anglais influents... »

Mais aux yeux de la Signora, aux yeux de Fesch, tout n'est qu'imposture, même ce dernier appel désespéré des compagnons de l'Empereur. Aucun des ordres donnés par le mourant de vive voix à l'abbé ne serait exécuté. Aucune de ses recommandations prise au sérieux.

Pauline se jetait au pieds de sa mère. La supplication de Bertrand lui crevait le cœur : « Il meurt sans secours sur cet affreux rocher. » Sanglotante, les mains jointes, elle adjurait la vieille femme de reprendre ses esprits, de chasser l'espionne. Elle se battait contre un mur. Si Madame sortait enfin de son impassibilité, c'était pour affirmer qu'elle restait maîtresse de voir qui elle voulait. Secrètement peut-être, son vieux cœur maternel est-il ébranlé ? Comment l'avouer, comment en convenir ? Auprès d'elle, le cardinal, lui, persiste à nier et à terrifier Buonavita. Celui-ci était-il porteur d'un message écrit de l'Empereur? Non. L'abbé transmettait ses paroles. Que signifiaient des paroles ? Rien ne s'invente comme des mots.

PAULINE était retournée chez elle, à la villa Paolina. Consentirait-elle jamais à revoir son oncle ? Elle le haïssait. Avec horreur, elle mesurait sa désolante influence sur Madame, son coupable égoïsme, ses égarements imbéciles.

Fiévreuse, elle se mit à écrire. Par M^me^ de Montholon, qui de retour en Europe cherchait frénétiquement des remplaçants à

son mari, Pauline avait su que le commandant Planat acceptait de partir pour Sainte-Hélène.

Planat de la Faye, ancien aide de camp de Drouot, était tout dévoué à l'Empereur. Après 1815, entré au service de Jérôme, il l'avait quitté pour celui d'Elisa, à Trieste. Disposé à rejoindre Napoléon, il s'était longtemps heurté au méfiant refus de Fesch et à l'opposition de l'Angleterre. Il venait enfin de recevoir satisfaction, et s'apprêtait au départ.

Pauline lui manda :

« Monsieur de Planat, je vous envoie copie de la lettre de Bertrand. Je suis désespérée de la position de l'Empereur. Je vous prie de Lui dire que je suis dévouée à Lui, et que je le Lui prouve avec le plus grand bonheur. Car je suis mieux de santé, mais pas forte. Mais je mourrai ici de chagrin et d'inquiétude de Le savoir si mal, et pas une personne de Sa famille avec Lui. »

Elle lui confiait ensuite l'histoire de l'Allemande envoyée par Metternich, et découvrit à propos de la Signora et de Fesch la déplorable vérité. Elle racontait aussi l'accueil réservé au pauvre Buonavita :

« Ce pauvre homme si affectionné a été bien peiné. Je le mène avec moi à Frascati, car on ne lui donnera pas un sou... Excusez mon griffonnage, mais ma main est fatiguée de tant écrire. Je ne veux pas que cette poste parte sans vous apporter la relation. Je fais des vœux pour votre heureux voyage. Je vous reverrai à Sainte-Hélène si le gouvernement anglais a l'horreur de refuser un changement de climat. »

« J'aime l'Empereur plus que tout au monde », disait-elle encore, « je suis assez heureuse en ce moment pour Lui en donner la plus forte preuve, car j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour Le suivre. »

Du message de Bertrand, elle fit plusieurs copies, qu'elle destinait à diverses personnes, écrivit de nouveau à Planat en insistant sur les détails qu'elle avait déjà fournis au sujet de Madame : « J'insiste à vous le dire, parce que tout est si extraordinaire qu'à moins de l'entendre de ses deux oreilles on ne peut se faire une juste idée de cet aveuglement. »

A sa lettre, elle en joignait une autre adressée à Montholon, à qui elle faisait part de sa volonté de partir.

Enfin, à lord Liverpool, premier ministre anglais, elle envoya la supplique suivante :

« L'abbé Buonavita, arrivé de l'île de Sainte-Hélène, qu'il a quittée le 17 mars dernier, nous a apporté les nouvelles les plus alarmantes de la santé de mon frère... La maladie dont il est attaqué est mortelle à Sainte-Hélène. Au nom de tous les membres de sa famille je réclame qu'il soit changé de climat. Si l'on refusait une si juste demande, ce serait pour lui une sentence de mort, et, dans ce cas, je prie qu'il me soit permis de partir pour Sainte-Hélène et d'aller rejoindre l'Empereur pour recevoir son dernier soupir.

» Ayez, s'il vous plaît, milord, la bonté de solliciter cette autorisation de votre Gouvernement, afin que je puisse partir le plus tôt possible. L'état de ma santé ne me permettant pas de voyager par terre, mon intention serait de m'embarquer à Civitta-Vecchia pour me rendre de là en Angleterre, et y profiter du premier vaisseau qui fera voile pour Sainte-Hélène. Mais je désire qu'il me soit permis d'aller à Londres pour me procurer tout ce qui me sera nécessaire pour un si long voyage. Si votre Gouvernement persiste à laisser périr l'Empereur à Sainte-Hélène, je me recommande à vous, milord, pour lever les difficultés qui pourraient entraver mon départ, en étendant même votre sollicitude pour que le Gouvernement de Rome n'y mette pas d'obstacle. Je sais que les moments de la vie de Napoléon sont comptés, et je me reprocherais éternellement de n'avoir pas employé tous les moyens qui pourraient être en mon pouvoir d'adoucir ses dernières heures et de lui prouver tout mon dévouement. S'il se trouvait quelque vaisseau anglais dans le port de Livourne au moment de mon départ, je demande comme une faveur qu'il soit permis à l'un d'eux de me prendre à Civitta-Vecchia et de me transporter en Angleterre. »

DEPUIS qu'elle a revu Buonavita, Pauline s'est épuisée à écrire et à convaincre la Signora. Soudain, celle-ci rejetait ses égarements. Peut-être était-il vrai que Napoléon agonisât sur son rocher solitaire. Peut-être était-il temps, encore, de le sauver ?

En l'espace d'une seule journée, celle du 14 juillet, Madame, courant après les jours perdus, décida de communiquer ses craintes à ses fils Lucien et Jérôme. Elle dicta des lettres destinées à lord Holland, à lord Liverpool, au Parlement d'Angleterre, au chirurgien irlandais O' Meara, rencontré par Napoléon sur le « Bellerophon » et qui, de son propre gré, avait suivi l'Empereur à Sainte-Hélène. Là-bas, O'Meara passait pour être devenu le pire ennemi de Hudson-Lowe dont, plus tard, il dénoncerait avec éclat les odieux traitements.

Enfin, elle prit sur elle d'écrire à Marie-Louise :

« Malgré l'incertitude où je suis si cette lettre vous parviendra comme tant d'autres,

je dois à moi et à vous-même de vous faire connaître l'état de votre mari... Tentez tous les moyens qui sont en votre pouvoir. L'aumônier qui vient d'arriver le laissa, le 17 mars dernier, étendu sur un sofa, parlant de vous et de son fils, et malgré son grand caractère, disant que si on ne se dépêche pas de le tirer de là, on ne tarderait pas à apprendre la fin de ses jours... Je prie Dieu qu'il vous conserve, et s'il vous reste encore quelque souvenir de moi, de la mère de Napoléon, agréez l'assurance de mon attachement.

» Signé : Madame Mère. »

Quarante-huit heures plus tard, le 16 juillet, la nouvelle de la mort de l'Empereur tombait à Rome. Le 5 mai, durant que le pauvre Buonavita courait Londres en quête d'un passeport, le supplice de Napoléon avait pris fin.

Fesch, saisi, garda la nouvelle pour lui presque une semaine, et six jours après l'avoir reçue, le 22 juillet seulement, il en fit part à sa sœur.

Malgré sa force d'âme, Madame s'effondra. Elle était enfin obligée de croire au martyre de son fils. Alors qu'elle l'imaginait enlevé par les anges, il agonisait au fond d'une pauvre demeure battue par les vents fiévreux des tropiques, dans la solitude morale, l'humiliation et la torture.

Tout cela composait pour Madame Mère un reproche cruel. Plusieurs jours, elle condamna sa porte, refusant de voir ce frère, à qui elle devait un si criminel aveuglement. Mais Madame avait toujours le recours de la résignation. Elle en avait déjà beaucoup usé. Elle aurait de quoi y revenir encore, sans réussir à l'épuiser.

Autour d'elle, ses enfants, après le premier choc, se remettaient en hâte. Pie VII, qui, pendant trois jours, avait dit des messes, sans voir personne, lui gardait sa sympathie.

A Vienne, Marie-Louise, pour la seconde fois enceinte de Neipperg, prenait tout de même le deuil, et dans la capitale autrichienne, ainsi qu'à Parme, son duché, on faisait dire mille messes. Au château de Schœnbrunn, le sous-gouverneur du duc de Reichstadt, annonçait à l'enfant blond en pleurs la mort de son père. Alors qu'à Munich, entre deux visites à sa demeure princière de Leuchtenberg, Eugène de Beauharnais, ayant si résolument lâché celui à qui il devait tout, lui consentait un service funèbre. Hortense, que la nouvelle atteignit à Bade, où elle habitait « un petit palais au milieu des roses », se précipita à Einseldeln pour faire don au sanctuaire de Notre-Dame-des-Ermites de son chagrin, très réel.

CHAPITRE SEPTIÈME

EPENDANT, à Frascati, Pauline s'était retirée à la villa Ruffinella, assez à l'écart de la ville, sur le chemin de Tusculum. La Ruffinella appartenait à Lucien, qui s'en était dégoûté, pour y avoir subi, trois années plus tôt, une tentative de rapt de la part de brigands mystérieux.

Déchirée, Pauline voyait à peine la beauté des jardins en terrasses, pleins de cyprès, de chênes verts et de jets d'eau, qui dominaient la campagne romaine.

L'abattement et l'exaltation se partageaient son cœur. Ainsi, tandis qu'elle couvrait de son écriture pressée des pages suppliantes... tandis qu'elle espérait encore aller lui fermer les yeux, son frère, délivré depuis deux mois, reposait au fond d'une quadruple bière, son cœur enfermé dans une boîte d'argent, deux saules au-dessus de sa tombe sans nom. Rien ne l'avait avertie de ce départ qui, après cinq années d'absence, l'abandonnait, à la fois, à un deuil inguérissable et à un univers obsédant de souvenirs.

Du moins, pensait-elle, qu'on ne laisse pas sa dépouille à l'Angleterre. Elle se souvenait que les restes de Pascal Paoli, avec qui son père, avant de se rallier à la France, avait combattu pour l'indépendance de la Corse, reposaient à Westminster. Il est vrai que les rapports du général corse avec l'Angleterre n'avaient rien à voir avec ceux de Napoléon. Et que Paoli, malgré quelques dissentiments, avait terminé librement ses jours à Londres. N'importe, elle tremblait que les cendres de l'Empereur fussent ainsi profanées. Cette idée ne la quittait pas.

A la mère de Napoléon appartenait le soin d'intervenir auprès des puissances et de faire

les démarches nécessaires. De Frascati, rongée par son chagrin et par ses craintes, Pauline adjura Madame de demander pour Napoléon une sépulture dont les siens n'auraient ni à s'indigner ni à rougir.

Certes, la Signora n'est pas opposée au transfert du corps de Napoléon en Europe. Mais là où Pauline parle avec son cœur, elle parle, elle, avec des chiffres. Elle ne refuse pas d'écrire et de solliciter, une fois de plus. Mais elle prend ses précautions.

« Je veux bien, mande-t-elle, engager les pourparlers « puisque » vous offrez de participer à la dépense. Si on nous donne les restes de l'Empereur, nous verrons où les placer. »

Mais si amère que soit la pensée que son fils repose en terre étrangère, ce souci est dépassé par celui de sa propre personne. Pauline ne pouvait-elle s'intéresser « aussi » à sa mère ? De l'Empereur mort, elle sautait donc à elle-même, vivante : « Ma santé est passable, en comparaison de ce que j'ai souffert et de ce que je souffre. »

Et, se souvenant de l'agression dont Lucien avait été victime trois ans auparavant, elle ajoutait, sur le ton grognon qui lui était familier :

« Voyez vous-même si l'humidité de la Ruffinella ne pourrait pas empirer la vôtre (votre santé). Et, surtout, pensez bien au danger qu'il y a de vous trouver la nuit sans défense, aux prises avec des assassins. Je ne puis me défendre de vous donner ce conseil. »

Pauline pleurait. Malade et malheureuse, elle se souciait bien des assassins. Pacini, après l'avoir accompagnée ici, était reparti pour Lucques, où il montait un nouvel opéra. Malgré l'amour qui lui tient au cœur, elle se sent reprise par cette panique intérieure qui, bientôt, la poussera à une agitation presque démente. Elle n'est bien nulle part. Elle est même si lasse de toutes ses demeures qu'elle projette d'aller passer l'hiver à Gênes, où elle espère de l'air marin quelque soulagement.

A Hortense, elle écrit : « Mon cœur est si navré que je me sens le besoin de changer de pays... Maman se porte bien, elle a reçu cette nouvelle avec résignation... Chère Hortense, je ne puis me faire à l'idée de ne plus le revoir, je suis désespérée. Adieu, pour moi la vie n'a plus de charme, tout est fini. Je vous embrasse. J'ai fait le vœu de ne plus recevoir d'Anglais. Sans exception, ils ont tous été des bourreaux. »

Cependant, ayant pris ses précautions sur le plan financier, Madame Mère écrivait à l'odieux Castlereagh (*), et pour envoyer sa supplique choisit le 15 août, jour anniversaire de la naissance de son fils.

Sa lettre avait cette dignité, cette concision, cette noblesse qui ne correspondaient pas forcément aux mathématiques mesquines dont elle orchestrait ses grands gestes :

« La mère de l'empereur Napoléon vient réclamer de ses ennemis les cendres de son fils... Chez les nations les plus barbares, la haine ne s'étendait pas au delà du tombeau... Mon fils n'a plus besoin d'honneurs. Son nom suffit à sa gloire, mais j'ai besoin d'embrasser ses restes inanimés. C'est loin des clameurs et du bruit que mes mains lui ont préparé, dans une humble chapelle, une tombe. Au nom de la justice et de l'humanité, je vous conjure de ne pas repousser ma prière. Pour obtenir les restes de mon fils, je puis supplier le ministère, je puis supplier Sa Majesté britannique. J'ai donné Napoléon à la France et au monde. Au nom de Dieu, au nom de toutes les mères, je viens vous supplier, Milord, qu'on ne me refuse pas les cendres de mon fils. »

L'automne venait, après que l'été eut ramené en Europe ceux qui avaient assisté l'Empereur dans son exil et dans son agonie.

Le 25 mai 1821, à bord d'un bachot à bestiaux, le « Camel », les Bertrand, Montholon et le plus fidèle de tous : Marchand, avaient quitté l'énorme cratère mort de Sainte-Hélène, où s'inscrivaient six dures années de leur vie, et où le vaincu de Waterloo, au fond d'une étroite combe verdoyante (*), reposait, loin du fracas de l'océan, dans un faible bruit de source et d'ailes.

A Parme, le jeune Vignali échouait dans son projet ingénu de devenir l'aumônier de Marie-Louise. Tandis que Antommarchi essayait, lui aussi, sans succès, d'atteindre l'ex-impératrice. Tout ce qu'il rapporterait de cette équipée serait une bague de fort peu de prix que Neipperg lui fourrerait dans les mains pour se débarrasser de lui.

Quelques jours plus tard, l'intrigant personnage débarquait à Rome. Au palais Falconieri, le cardinal Fesch, qui, pourtant, avait choisi de l'expédier à Sainte-Hélène, écoutait, glacial, son rapport, sans un mot, sans une question.

Partagée entre l'émotion et la méfiance, Madame Mère, fidèle à elle-même, opterait pour cette dernière et remettrait à son tour un diamant. C'était beaucoup payer de si médiocres services. Quant à Louis, il refuserait tout simplement de le recevoir. Rien de ce qui touchait l'Empereur ne l'atteignait. La mort même n'épuisait pas sa rancune. Mais,

(*) Le ministre d'Etat anglais envoyé, après la mort de l'Empereur, en qualité d'ambassadeur auprès des puissances alliées.

(*) La Vallée du Geranium.

quoique souffrante, Pauline l'admettrait auprès d'elle, l'interrogerait sans trêve.

Enfin, Antommarchi trouvait à qui raconter ses mensonges. Il évoquait les dernières semaines de l'Empereur, ses derniers jours, en mettant l'accent sur les outrages endurés de la part d'Hudson-Lowe, mais en gardant le silence sur ses propres turpitudes. Il inventait des entretiens avec l'Empereur (*). Comment Pauline aurait-elle pu soupçonner qu'à plusieurs reprises Napoléon avait dû chasser le suffisant individu pour son insolence et son sans-gêne ? Jusqu'au jour où, donnant ses suprêmes instructions à l'abbé Vignali, fruste, mais honnête, il avait surpris l'autre à ricaner.

— Vos sottises me fatiguent, monsieur, dit l'Empereur. Je puis vous pardonner votre légèreté et votre manque de savoir-vivre. Mais un manque de cœur, jamais. Retirez-vous.

Cette vérité, la seule valable, Pauline ne la connaîtrait pas.

Tandis que Paris, Londres, la Suisse et la province française se partagent les serviteurs et les amis de Napoléon, Rome, inchangée, retrouvait un hiver semblable à un printemps.

Castlereagh n'avait jamais répondu à Madame. Non plus que Lord Liverpool, à qui, en septembre, Montholon, Bertrand et Marchand, exécuteurs testamentaires de Napoléon, avaient adressé la même requête.

Pauline avait cessé d'espérer qu'un jour elle pourrait accorder aux cendres de son frère le soin de sa ferveur et de sa tendresse. L'indifférence des siens, vite retournés, après la première secousse, à un confortable oubli, la bouleversait. C'étaient ses frères pourtant, et ils devaient tout à l'Empereur. Y compris l'argent et les demeures où ils coulaient, sans beaucoup de soucis, leur exil. C'étaient les mêmes qui hériteraient de sa fortune, quand elle ne serait plus là. Car, bientôt, elle ne serait plus là.

Dès ce moment-là la hantise de la fin commence ses ravages. Déjà, elle a fait un testament, mais il ne la satisfait pas, et chaque jour elle le recommence, dans un délire de larmes et de caprices, qui consterne ses proches avant de les rebuter. Ses nerfs sont à bout.

« Il est impossible de ne point la croire atteinte de folie », écrirait bientôt Elizabeth Patterson, la première femme de Jérôme, à qui Pauline avait suggéré de venir passer l'hiver à Rome, et dont le fils Jérôme-Napoléon ne quittait pas le palais Borghèse. Le roi Jérôme, ou plutôt le comte de Montfort, après s'être transporté de Vienne à Trieste, projetait de s'installer désormais à Rome. Pauline l'y accueillait par des scènes et des querelles. Et, pourtant, la vie continuait, en apparence la même, chacun préoccupé de son seul destin.

Au théâtre Del Valle, Giovanni Pacini, chéri des dieux, donnait son nouvel opéra : « Cesare in Egitto. » Dans les intervalles des représentations qu'il dirigeait, il composait toujours pour la princesse Borghèse d'aimables musiques, où elle persistait à déchiffrer le témoignage de son attachement.

Elle avait renoncé à Gênes, mais Rome, le palais Borghèse et jusqu'aux jardins du Pincio, jusqu'au parc délicieux de la villa Paolina, tout lui inspire sourdement une lassitude irritée.

Depuis trop longtemps, sept ans bientôt, elle n'a guère bougé d'ici, sinon pour aller à Frascati. Entre Pise et Florence, Lucques, dans son décor virgilien d'oliviers et de myrthes, ne suffit plus à la dépayser, malgré son relatif éloignement, et, d'ailleurs, son climat et ses bains ont cessé de lui être favorables. Rien ne répond à son douloureux désir de voir autre chose.

Toutes ces maisons, toutes ces pierres, ces meubles mêmes, et même ces jardins charmants, chargés de souvenirs et d'images, peut-être ne sont-ils plus pour elle que le reflet d'un temps évanoui, d'où se lèvent trop de fantômes.

Pourtant, sous l'Empire, à l'époque de tous ses triomphes, elle a déjà connu ces brusques errances, cette instabilité, ce goût morbide du « toujours ailleurs ». Mais, aujourd'hui, parce qu'il est plus difficile à réaliser, il tourne à la torture. Où aller, pour échapper à soi-même ?

A 23 kilomètres de Lucques, où, en ce mois de mai 1822, elle s'est fait accompagner de Pacini, voici qu'elle redécouvre, un peu au nord de Livourne, les charmes paisibles de Viareggio.

Au bord de la Méditerranée, Viareggio, renommé pour son climat balsamique, déroulait une plage, bordée sur 10 kilomètres de pins célèbres. A son arrivée en Toscane (*), Elisa n'avait trouvé là qu'une bourgade de pêcheurs, traversée d'une seule rue. La princesse de Lucques y avait apporté quelques améliorations, mais pour Pauline aucune image, aucun souvenir ne se lèverait sous ses pas. Seulement, cette fois, elle ne veut pas habiter la maison de n'importe qui et d'ailleurs, il y a peu, ici, de « palais » logeables. Elle veut être chez elle. Si elle arrive à se faire construire une demeure sur ses plans, à son goût, face à la mer et dans l'odeur des

(*) Il en inventerait bien d'autres, dont il ferait un livre. Lequel livre, à Londres, lui rapporta beaucoup d'argent.

(*) En 1805.

pins, elle y passera le prochain hiver. Mais combien de temps prendrait cette construction ?

Après maintes tergiversations et maints calculs, le terrain est acheté, sur la plage, et les ouvriers aussitôt mis au travail. Mais Pauline s'énervait. Jamais la maison ne serait prête. Celle qu'elle avait louée aux bains de Lucques, brusquement cessait de lui plaire. Et à Monte San-Quirino, tout près de là, la villa Arnolfi était à vendre. Elle l'acquiert — ou tout au moins fait sur le prix global un premier versement — et la débaptise aussitôt, afin de lui donner le nom de villa Paolina.

L'été était là, la maison en train de s'élever, et Pauline tout à coup si malade que le cardinal Fesch, qu'elle avait consenti à revoir, l'incitait à faire un testament définitif, précédé d'une confession générale.

A Lucques, l'un des plus fidèles ennemis des Bonaparte, le vieux marquis Lucchesini, se tenait diaboliquement au courant de ses fièvres et de ses frasques financières. Après avoir autrefois lutté contre la cession de Lucques à l'Empereur, Lucchesini était resté longtemps, et à contre-cœur, grand maître de la maison d'Elisa. Il s'en vengeait sans répit.

Comme il avait beaucoup d'esprit, et du plus méchant, il établissait pour son amie, la comtesse d'Albany, des bulletins de santé chargés d'une âcre malice.

A Florence, la comtesse, déjà âgée, achevait une vie comblée d'amoureux éclats. Après avoir été l'épouse du dernier des Stuarts, puis celle du brillant Alfieri, le peintre français François-Xavier Fabre, de treize ans plus jeune qu'elle, s'enchantait encore de sa compagnie. Dans les lettres de Lucchesini, pleines de potins, elle trouvait le diagnostic qui concernait Pauline : « Sa santé donne au prince beaucoup d'espoir d'en porter bientôt le deuil. »

Mais Borghèse ne nourrissait pas d'aussi sombres pensées. Pourvu que Pauline le laissât en paix, il lui permettait tous les caprices, y compris sa passion des demeures nouvelles, y compris ce goût qu'elle avait de s'entourer, comme il disait, « d'une bande de comédiens ».

Il eût toutefois préféré la savoir fixée avec quelque stabilité à Rome. Pise, où Pauline décidait de passer l'hiver (*) en compagnie de Pacini, lui semblait un peu trop proche de Florence. Il est vrai que pour le moment il n'a rien à craindre : le premier en tête de « la bande de comédiens », Pacini, jouait à Pise les chevaliers servants.

(*) Hiver 1822-1823.

CHAPITRE HUITIÈME

SUR le Lung'Arno Mediceo, Pauline avait loué le palais Lanfranchi, où, l'année précédente, lord Byron avait séjourné. Pise, alors, est une charmante et noble ville où la vie se concentre dans les palais de la noblesse. Au contraire de celle de Rome, l'aristocratie, sans rancune et sans préjugés, gaie, accueillante, éprise d'art, ouvre à la princesse Borghèse et à son compagnon ses salons pleins de danses et de musique. Même parmi ces authentiques princesses de souche ancienne, belles et élégantes, elle demeure encore, dans sa fragilité, la plus séduisante.

Elle a beaucoup maigri. Dans ses robes de cachemire blanc brodé d'or, un tout petit bonnet sur ses boucles brunes, elle promène par la vie la grâce adorable et souffrante de son sourire. Elle-même reçoit souvent, et volontiers au lit, dans un luxe insensé de mousselines et de dentelles, avec cet apparat mêlé de caprices puérils qui exaspère les femmes et ensorcelle les hommes.

La frivolité persistait à s'accorder à ses peines. Lui parlait-on de l'Empereur, elle s'interrompait pour réclamer une parure plus seyante ou une bassinoire pour la réchauffer. Elle assurait adorer Rome, parlait de Paris avec mélancolie.

— Est-ce que l'on nous regrette ? demandait-elle tristement aux étrangers de passage.

Elle évoque les visages perdus, les amis disparus, se laisse aller à dire du bien d'Hortense. Elle ne nomme jamais ses anciens amants.

Sur Pacini, beau, comblé de multiples victoires, elle pose ses larges yeux étoilés d'or, un peu inquiets. Il est toujours là, jusqu'à quand ? Assez fervent, il est vrai, pour que l'on puisse croire à son amour. Il lui dédie, sur sa propre musique, des poèmes du Tasse, et elle l'en remerciera avec une mèche de cheveux de Napoléon. Claudia, la sœur de

Pacini, l'entoure d'amitié, prenant à peine ombrage de ce que son mari se montrât ouvertement subjugué par Paoletta. Il n'est pas le seul, cet hiver-là, et Pauline peut se croire revenue aux beaux jours de Rome quand elle traînait derrière elle le cortège ébloui de ses galants Anglais.

Certes, elle s'accroche encore à ces hommages. Ils lui disent qu'elle n'a pas cessé d'être belle. Avec le goût de l'adulation masculine, elle a gardé celui des futilités ruineuses, des parures indéfiniment renouvelées, des joyaux qu'elle ne se lasse pas d'admirer, de contempler, de dénombrer.

A coups de soins interminables, de bains de lait d'ânesse, d'onguents, d'aromates, elle retient et prolonge cette beauté que, depuis sa prime jeunesse, elle a entretenue, choyée, vénérée.

Jamais elle ne s'abandonnera, ne se laissera aller, ne consentira à offrir d'elle au monde, aux hommes, aux autres femmes, à elle-même une image diminuée. Pourtant, au fond de ce courage quotidiennement monnayé, derrière ces petites mines mutines, ces câlineries, ces caprices, l'illusion est déjà entamée.

En effet, quel que soit le lieu où la conduit son inquiétude, le climat qu'elle choisit, les médecins qu'elle appelle, elle sait que rien désormais n'arrêtera, dans son organisme, la marche impitoyable d'un mal qui l'obsède : celui dont mourut son père, et dont Elisa et Napoléon, après lui, ont été les victimes.

Quand, penchée sur son miroir, elle pose sur ses joues diaphanes une touche de fard rose, celui-ci n'arrive plus à lui dissimuler cette mauvaise pâleur jaune, sous laquelle on dirait qu'il n'y a plus de sang.

A ROME, les nerfs de nouveau malades, elle voit autour d'elle se défaire insensiblement le cercle de ses amis. Depuis son retour de Pise, sa faiblesse s'est aggravée, et elle est devenue si vulnérable au froid que les médecins lui imposent les pires précautions.

Jérôme et sa famille se sont installés à Rome, mais a-t-elle jamais trouvé du secours auprès des siens ? Ils sont trop préoccupés d'eux-mêmes pour prendre au sérieux sa maladie et ses tourments. Si longtemps elle s'est plainte pour des vétilles — Louis est sans doute le seul à la comprendre, mais, infirme lui-même, que peut-il ? D'ailleurs, il a d'autres soucis. En effet, Hortense, pour qui la mort de l'Empereur avait levé l'interdiction de séjourner à Rome, y accourait, abandonnant avec ravissement les brouillards d'Arenenberg (*) et la mélancolie de son exil suisse.

Flanquée de son fils cadet, le prince Louis, et du précepteur de celui-ci, l'honnête et sourcilleux Lebas, Hortense renouait avec une agitation dont elle avait oublié le goût charmant, et une vie, dont Lebas, consterné, disait qu'elle était « uniforme dans sa dissipation ». Au vrai, cette dissipation consistait surtout pour la duchesse de Saint-Leu à virevolter à perdre haleine, à courir les pâtisseries, à s'enchanter de potins et à visiter les Bonaparte.

Certes, ceux-ci ne lui ouvraient pas tout grands les bras. Ils n'oubliaient pas tout à fait qu'ils avaient beaucoup détesté les Beauharnais, et que celle-ci avait préféré au nom de Bonaparte celui de la duchesse de Saint-Leu, accordé par Louis XVIII. Mais la mort de l'Empereur avait adouci bien des rancunes, et quelques rancœurs. Hormis, évidemment, celle de Louis, inexpiable.

Au fond de son palais Salviati, soudain épouvanté par cette présence éplorée et tourbillonnante qui risquait de lui gâcher Rome, il méditait, si cela devait se renouveler, de se replier sur Florence.

Séparés depuis 1815, ses deux fils se retrouvaient, se découvraient. Toutefois, le prince Louis découvrait aussi les jeunes Romaines, dispensatrices de volupté. Lebas, candide, attribuait ses trop fréquentes absences à l'affection filiale, tout en s'étonnant que cet enfant « aimât tant son père de 5 à 11 heures »...

Mais Louis, qui voyait très peu son fils, s'indignait de cette licence, et, en manière d'éducation, projetait de le cloîtrer au palais Salviati. Hortense pleurait, implorait, et le prince Louis obtenait tout de même de rester libre.

Quand Hortense arriva, vers la Noël, Pauline venait de recevoir la communion des mains de monsignore Strambi. La princesse Borghèse se sentait si mal qu'elle n'avait pas encore regagné la via della Fenestrella. Pour peu de temps encore, Hortense la trouve dans cette villa Paolina de la strada Macao, dont elle commence, confusément, à se dégoûter. De plus en plus frileuse, elle ne peut plus supporter le froid, ni celui du dehors, ni celui des palais romains, magnifiques et glacés, pleins de courants d'air. A moins qu'il ne fasse très beau, les médecins lui interdisent de sortir le soir, et même le jour.

Mme de Hautmesnil, sa dame de compagnie, est absente, et Pauline, qui regrette son

(*) Voir *la Reine Hortense*, par Suzanne Normand. 1 volume aux Editions de Paris.

amitié indulgente, lui écrit : « Je reste seule, isolée et malade, mais tout m'est égal à présent, depuis la mort de mon frère. »

Tout lui est-il égal ? Pacini ne l'a pas quittée. Mais tyrannisé par les exigences de sa carrière, par les représentations de ses opéras, il est souvent loin. Peut-être accueille-t-il avec soulagement ces séparations, qui accablent Pauline de tristesse avant de la déchirer.

La panique la reprenait. A la maladie et à la solitude s'ajoutaient les soucis financiers, qui ne l'avaient jamais laissée en paix. Elle les avait durement aggravés l'année d'avant, avec ses folies locatives, l'achat de Monte San-Quirino et la construction de la villa de Viareggio.

C'EST alors que dans ce désarroi intérieur, dans cette errance morbide qui la pousse de place en place elle découvre à sa vie désaxée un seul point fixe. Point fixe figuré d'une façon assez inattendue par Borghèse. Bien sûr et avant tout, la fortune de son mari, à peu près inébranlable, a de quoi faire rêver cette prodigue qui, dans ses maisons princières, n'a jamais assez d'argent. Mais sans doute y a-t-il autre chose ?

Séparée de lui depuis plus de douze ans, elle n'a jamais souhaité le revoir ou le reconquérir. L'a-t-il assez accablée autrefois par sa suffisance et son incapacité ? Même ses titres et ses richesses ne réussissaient pas à rétablir l'équilibre. Non, elle ne l'a jamais aimé, elle l'a malmené, elle l'a exploité. Mais aujourd'hui, alors que tout se défait autour d'elle et au dedans d'elle... Alors qu'elle voit se relâcher l'attention des hommes, alors que son amour, demain, va la quitter... Camillo, dans cette ronde de fantômes et de fantoches, demeure le seul personnage solide. Après tout, il est son mari. Ils sont séparés, ils ne sont pas divorcés. Elle n'en peut plus d'être seule, en proie à la fièvre, à l'angoisse et aux images du passé.

PIE VII était mort chargé d'ans (*). Jusqu'à la fin, la famille de celui qu'il avait sacré empereur, puis excommunié, et de qui il avait subi le pire, était restée sous sa protection. Napoléon, avec ses violences et ses tyrannies, ne lui avait pas fait oublier Bonaparte. Ne lui avait pas fait oublier, non plus, le pardon des injures.

(*) 1740-1823.

Or cette disparition, qui risquait de faire perdre beaucoup aux Bonaparte, soudain inspira Pauline dans un sens inattendu. Tant que Pie VII vivait, impossible de lui demander plus qu'il ne donnait. Vraiment, son obligeance et son indulgence n'avaient pas de limites. Mais, aujourd'hui, le moment est venu peut-être, pour Pauline, de faire reviser le jugement du Saint-Office de 1816 ? La disposition des résidences Borghèse et l'augmentation de sa rente, obtenues par cette sentence, que représentaient-elles ? Qu'étaient ses minces privilèges, en regard de ses droits ? En regard, surtout, des revenus incalculables de son mari ?

A Florence, Borghèse s'épanouissait, sans elle, dans une opulence agressive. Sa fortune inépuisable, son palais, ses écuries, ses carrosses, les fêtes qu'il offrait, l'éclat de son train de vie, est-ce que tout cela, en vérité, n'insultait pas à la condition chancelante de sa femme ? Entamés par ses folles dépenses, par l'inutile achat d'une maison et la construction saugrenue d'une autre, par ses toilettes innombrables... ses revenus, certes, ne suffisaient plus à lui assurer la même existence qu'autrefois.

Il fallait de toute urgence que fussent réglés, sur des bases nouvelles, ses rapports avec Camillo.

C'est à la Rote, tribunal de juridiction, que Pauline cette fois médite de s'adresser pour que soit tranchée la question de ses relations avec Borghèse : celui-ci l'ayant abandonnée à un sort incertain, elle réclame d'être rétablie dans ses droits d'épouse. Ou alors de recevoir, en dédommagement, une pension accrue.

A ce moment-là, il est normal de découvrir dans l'âme de Pauline un de ces jeux doubles dont elle est coutumière, malgré son impulsivité. Elle n'est pas entièrement de mauvaise foi. Elle n'est pas entièrement à condamner. Harassée par la maladie, menacée par la solitude et par la gêne, ce qu'elle exige de la vie, désormais, c'est plus de largesse, plus de douceur, plus de sécurité. Le reste la quitte un peu chaque jour : elle ne veut pas qu'à ses misères physiques et morales s'ajoute la mesquinerie matérielle.

Mais avec cette ruse, qui chez elle fait partie de l'instinct, elle calcule, elle pèse, elle compare. Rien ne lui paraît préférable, soudain, à la liberté. C'est pourquoi, à l'heure où s'engage le procès, elle fait informer Camillo que s'il consent à porter sa pension à 14.000 écus elle s'en contentera et ne demandera rien d'autre.

La réaction de Borghèse à cette étrange

supplique fut immédiate. Sans prendre le temps de réfléchir aux conséquences de sa réponse, sans soupçonner aucun des risques qu'il courait, l'étourdi répondit : non. Et à ce refus ajouta quelques considérations assez brutales, fruit d'une rancune longuement mûrie et jamais tout à fait épuisée.

Pauline eut l'innocence de s'indigner de cette fin de non-recevoir. Puis, comme toujours, après le premier abattement et la première crise de nerfs, l'échec la galvanisa. Plus de compromis. Borghèse la provoquait ? Alors, elle cessait de se satisfaire de cette situation hybride. Elle voulait : ou redevenir la femme de son mari, et réintégrer avec lui le palais conjugal, ou toucher assez d'argent pour vivre sans humiliation son existence d'épouse répudiée, à qui la maladie coûtait très cher.

Autour d'elle, les Bonaparte discutaient, l'accablaient d'avis contraires. Elle les fit taire — de quoi se mêlaient-ils ? — et manda à Monsignore Cuneo qu'il était désormais inutile de lui communiquer « des propositions qui ne répondraient pas à celles qu'elle énonçait ».

Cuneo, qui, à huit ans de distance, se retrouvait précipité en plein conflit, aborda la question avec son habituelle maîtrise. Le prince désirait examiner les dossiers concernant l'affaire de son ménage ? Cuneo les fit retirer de la Rote pour les remettre à l'intendant général de Camillo. Il n'y avait plus qu'à attendre.

CHAPITRE NEUVIÈME

AVEC le printemps, Pauline s'était transportée aux bains de Lucques, où elle rompait, pour quelques semaines, avec l'ennui romain. A la sentir si près de lui, Borghèse blêmissait. De Pauline, il avait déjà reçu deux de ces épitres explicites où elle n'oubliait jamais rien et où elle entremêlait curieusement les démonstrations d'amitié et les calculs impitoyables. Ces pages lui avaient glacé le dos, celles-ci auraient de quoi le surprendre.

En effet, devant l'échec retentissant de ses revendications financières, Pauline, à demi sincèrement, jouait d'une autre corde. Et sans doute ne faut-il pas voir là seulement une comédie déshonnête. Sans doute sent-elle au fond d'elle-même, transie et inquiète, sinon une tendresse qu'elle n'a jamais éprouvée, du moins le désir désespéré d'un appui à la fois matériel et moral et d'un cadre à sa vie désemparée.

Elle disait, cette fois :

« C'est la troisième lettre que je vous écris, et j'espère qu'elle finira nos discussions et qu'elle nous rendra la paix. Je suis décidée à prouver par des faits que c'est votre amour et votre affection que je désire. Ici, dans cette solitude, j'ai pu réfléchir et je vois que mon cœur vous désire, et votre ancienne affection est la seule que j'aie à cœur. Si je l'ai négligée, ce n'est que la faute des circonstances et de cette persuasion que vous-même ne me conserviez aucun attachement et que votre cœur était à une autre. »

Elle l'assurait ensuite — s'il éprouvait pour elle encore un peu de son ancienne affection — qu'auprès de lui elle retrouverait la santé ; qu'elle renoncerait à la Rote, car il lui répugnait d'être réunie à lui « par la force d'un tribunal ».

« Donc, vous cher Camillo, faites ce que vous voulez de moi. Si je ne puis plus vous plaire, il suffit que vous me le disiez, et je ne vous demande plus rien, ni les 14.000 écus ni rien, parce que je suis décidée, si je ne puis plus vous convenir, à me retirer du monde, et alors j'ai suffisamment. »

Elle l'adjurait de ne pas croire ce que l'on avait pu lui raconter d'elle. Elle n'attendait plus que sa décision.

« Pour moi, je ne désire que vous embrasser et vous prouver que je désire votre bonheur et votre affection plus que tout au monde. Adieu, cher Camillo... »

Mais il était trop tard. Cette tendresse inattendue glissa sur la peau de Borghèse sans y laisser de trace. Sans entamer la carapace d'indifférence dont il s'était armé à l'égard de cette décevante créature.

Vingt ans avaient passé depuis le temps où, à peine amoureux, il avait dû supporter d'être humilié, maltraité et trahi ; où, à Neuilly, Pauline exigeait que pour la voir il lui demandât audience ; où elle lui refusait une voiture et des chevaux. Maintenant, pour avoir la paix, il lui avait abandonné ses admirables résidences de Rome et de Frascati. Il ne donnerait

pas un écu de plus. Au surplus, l'étude approfondie des dossiers l'avait persuadé de son bon droit. Et n'était-ce pas l'Empereur qui avait établi la séparation de biens entre lui et sa femme ? Il priait qu'on en restât là. Toutefois, si Pauline tenait à poursuivre le procès devant la Rote, il était disposé à se défendre.

Aux Bains, qu'elle quitte sans raison pour Viareggio, et où elle revient fièvreusement, pour en repartir aussitôt, Pauline interprète avec passion son nouveau personnage. Avec ce mélange de sincérité et de calcul qui la caractérise, elle a fini par se persuader de sa propre loyauté, de son grand cœur. Instinctivement, elle a transfiguré ses mensonges. Lorsque lui parvient la réponse de Borghèse, elle découvre, ulcérée, qu'elle a été trop bonne, trop patiente. Et Camillo, altier et féroce, capitonné de luxe, de bien-être et d'égoïsme, « l'a jouée et trompée d'une manière horrible ». Maintenant, c'était bien fini. La Rote prononcerait.

Au milieu de tous ces tourments, l'été, le brûlant été italien, n'apporte à sa santé aucune amélioration. A Lucques, les bains chauds ont cessé leur action bienfaisante. A Viareggio, elle ne tolère même plus l'air de la mer.

De nouveau, Pacini est absent. Et peut-être les exigences de sa vie d'artiste, cette fois, ne sont-elles pas seules à l'arracher à Pauline. Peut-être, même, n'est-il pas aussi loin qu'il le dit ? L'autre jour, il a passé tout près de Viareggio sans se soucier de faire un détour pour venir la voir.

Pauline coulait à pic. Une accumulation de petits faits, sur lesquels elle fixait sa pensée jalouse, aboutissait à des vérités amères. Mais le temps n'est pas venu encore où la douleur, et l'on ne sait quelle sagesse orgueilleuse et déchirée, la fera renoncer à cet amour.

Pour l'heure, c'est le temps des larmes, des reproches, des lettres suppliantes, griffonnées le soir, au fond de son lit rose et de ses dentelles inutiles : « Je me sens si misérable et je suis triste de penser que Nino ne me dit jamais la vérité. Cela me fait souffrir... Je te dis bonne nuit, je ne me baigne plus et ne prends rien. Je ne me sens pas bien du tout. Adieu, Nino, sois heureux et content, je ne le suis pas du tout. Ces nuits, cette villa... Je suis seule. »

CES nuits... Longues nuits de fièvre et d'insomnie, où la pensée harcelante de Pacini ne lui laisse pas de repos. A cet instant, sans doute, il pose son front amoureux sur une autre épaule de femme. Il n'est pas le premier pourtant qu'elle ait aimé, le premier à qui elle a écrit de folles lettres. Mais à celui-là l'attache un douloureux servage. Jamais une absence ne lui a été plus dure. Jamais, à percevoir la lassitude d'un amant, elle n'a eu si mal.

Que de figures d'hommes dans sa vie vertigineuse, et comment faire le départ entre la frénésie des sens et les élans du cœur ? Elle a tout connu. Elle n'a jamais résisté à son propre désir. Aussi loin qu'elle se souvienne, elle retrouve en elle ce goût désordonné de l'amour, cette incapacité d'opposer aux hommages masculins, non plus qu'à ses propres délires, retenue, sagesse ou morale.

Oui, que de figures d'hommes ! C'est Fréron, que Napoléon lui refusait comme mari et pour qui, à seize ans, déjà, elle copiait, dans les larmes, des poèmes d'amour :

« Adieu, mon âme, je t'aime toujours, oh ! ma vie. Je ne saurais dire de qui je suis l'amante, mais je sais bien qu'à ta vue un ardent désir emplit mon cœur — qu'il lui est doux de remplir le tien du même désir. »

C'est Leclerc, son premier mari, son « petit Leclerc ». Certes, il avait été trompé, négligé, houspillé, aimé tout de même, et sur son cadavre, à Saint-Domingue, elle avait coupé, en signe de deuil, sa chevelure. D'ailleurs, il ne lui avait pas fallu longtemps pour découvrir que les petites boucles courtes dont elle se coiffait à présent étaient bien plus seyantes que les cheveux longs.

C'était l'époque où, de retour à Paris, elle promenait son ravissant veuvage dans un carrosse doré, et où elle s'installait à grand fracas à l'hôtel Charost, faubourg Saint-Honoré.

Camillo était venu ensuite, et là, pas question d'amour : 2 millions de revenus, des palais à Rome et à Florence, et, dans tous les coins de l'Italie, des résidences incomparables. Raisons financières, auxquelles s'ajoutaient, pour la circonstance, des raisons politiques. Elle était la sœur du premier consul, et Camillo, malgré ses extravagances jacobines de 1798 (*), c'était la couronne princière, peinte sur un carrosse des Bonaparte pour la première fois.

A remonter ainsi le cours du temps, que trouve-t-elle encore ? Des caprices et des infidélités, devant lesquels Camillo, terrorisé, battait en retraite.

Il y avait eu le séduisant Forbin, rencontré à Plombières, et dont elle avait obtenu de l'Empereur qu'il devînt son chambellan. Aux Tuileries, alors, elle triomphait dans du tulle et du satin rose, tout cousus de diamants, des

(*) A cette époque-là, le prince s'était amusé à lancer dans les flammes d'un bûcher symbolique le blason des Borghèse.

touffes de marabout à la tête et aux épaules. C'était de l'ère de Forbin que datait son plus terrible surmenage physique. Loin, et obligée de se soigner, elle lui écrivait : « Je vais tâcher de dormir, mais je rêve à toi, et depuis quelque temps, encore davantage. »

Comme aujourd'hui. Non, pas comme aujourd'hui. Cette fois-là, la première, elle en a eu assez. Ou tout au moins leur satiété mutuelle a-t-elle coïncidé. Forbin ne laisserait pas de saccages derrière lui.

Etait venu ensuite Blangini, l'amoureux transi, emmené avec elle à Turin, au gouvernement général donné par Napoléon à Borghèse. Directeur de sa musique particulière. Cela voulait dire qu'il lui composait des nocturnes en italien : « Sempre saro costante, sempre t'adorero. »

Cependant, malgré des promesses aussi démesurées, Blangini s'était évanoui dans l'oubli. A ce moment-là, Napoléon venait de répudier Joséphine (*). Après s'être réjouie de la disgrâce de la Beauharnais, Pauline découvrait le secret chagrin de son frère. Sans dire un mot susceptible d'effaroucher l'Empereur, elle l'entourait d'égards et d'attentions. Elle ne pouvait pas supporter, sans en être elle-même atteinte, qu'il souffrît.

Les autres... au fond, qu'importaient les autres, que son exigence charnelle élisait pour un soir, pour une semaine, pour trois mois : par exemple Friedrich, le jeune officier allemand qu'elle recevait dans la chambre d'amour de son domaine de Neuilly ?

Il n'avait pas encore cessé de plaire que, déjà, l'impétueux Canouville, pour vaincre, n'avait eu qu'à paraître. Heures folles. Au bal du carnaval des Tuileries, Pauline figurait l'Italie dans le quadrille imaginé par elle. Toute d'or vêtue, sur ses boucles brunes le petit casque surmonté de plumes blanches, une lance à la main. De l'or encore à ses sandales lacées, à ses bras et à sa tunique de mousseline où l'on voyait tous les camées des Borghèse.

Expédié d'un bout de l'Europe à l'autre par l'Empereur, chaque fois qu'il voulait le séparer de sa sœur, le vigoureux lieutenant de hussards reparaissait toujours plein d'une flamme inchangée. A Aix-les-Bains, Talma s'essayait à le lui faire oublier. Talma, la peau mate, la crinière véhémente, le front ceint de lauriers. Aussi tumultueux dans la vie que sur la scène. Mais Canouville, tué à la Moscova, Pauline le pleurerait non pas dans les bras de Talma, mais dans ceux de Duchand, le charmant Duchand, surgi un soir sur les rivages dorés du Bourget et disparu, comme un elfe, entre la France et l'Italie.

C'était hier. Décors à jamais perdus, figures naufragées. A l'aube, elle s'endort, épuisée, excédée d'images. Tout à l'heure, au réveil, une seule figure vivante aura chassé toutes les autres.

AVIAREGGIO, cependant, la villa Paolina venait d'être achevée. En août, Pauline pouvait s'y installer avec les quelques domestiques qui ne la quittaient pas. Avec sa baignoire, son hamac, son palanquin, son lit rose et le convoi de petits meubles familiers, d'argenterie et de linge qui la suivait partout.

Cette fois, le plaisir de la nouveauté ne parvient pas à dissiper son désarroi. En outre, le parfum des pins, dont elle escomptait tant, ne l'empêche pas de tousser, et pour lui faire reprendre souffle on doit la saigner. Où donc découvrir un peu d'air respirable ? Déjà, celui-ci ne lui convient plus. Pensant à l'hiver prochain, elle rêve non pas de Gênes, mais de Nice. Déjà, elle s'est préoccupée d'obtenir l'autorisation du roi de Sardaigne (*).

Toutefois, pour jeter ses projets par terre, il suffit que Pacini paraisse, et que dans sa présence elle puise une raison de durer. Brèves haltes, de plus en plus disputées. Maintenant, il est toujours celui qui part, et elle, à jamais semble-t-il, celle qui reste. Trop souffrante pour pouvoir l'accompagner dans ses incessants voyages, elle devient la femme qui attend. Elle, l'égoïste, l'exigeante Paulette, qui toujours se lassait la première ou qui exténuait ses amants par son despotisme et ses caprices, elle essaie de trouver en elle assez d'abnégation pour se contenter de cette part misérable :

« Tu es en voyage, tu t'éloignes de moi, mais c'est pour devenir plus célèbre et plus admiré. Je suis satisfaite de ce qui te satisfait, et je suis certaine que Nino comprendra ce que je souffre pour lui, et qu'il est temps qu'il me donne des preuves de tendresse et de repentir. »

Il n'en était pas question. La légèreté et la froideur de Pacini croissaient avec les jours. Par moments, tout le courage de Pauline crève non en plaintes, mais dans une prière bouleversante :

« J'ai tant souffert que j'éprouve le besoin de reprendre haleine dans vos bras. Que Dieu vous montre que je mérite une preuve véritable de votre affection. Le moment est venu de me prouver que je vous ai toujours été chère. »

(*) 1809.

(*) En 1815, Nice était revenu à la Sardaigne.

Mais plus rien, désormais, n'atteint le jeune dieu triomphant. Son dernier rôle est celui du bel indifférent. Il a écarté cette femme malade et désolée, à qui il doit tant. De près ou de loin, il ment, et il ne se donne même plus la peine d'accorder à ses mensonges un minimum de vraisemblance. S'il écrit encore, c'est pour se couper à tout propos. De Trieste, où il parade parmi ses admiratrices, l'écho de ses aventures arrive jusqu'à Pauline.

Allons, il fallait en finir. Une douloureuse fierté se levait en elle. Cette amoureuse ne voulait rien devoir qu'à l'amour. Elle ne serait pas la femme vieillie qu'on délaisse et qu'on trompe sans la rejeter tout à fait. Celle qui retient par ses bienfaits un homme trop jeune pour elle.

Tant de fois, déjà, reculant devant l'horreur de le perdre, elle lui a pardonné. Maintenant, elle n'en peut plus. Chacun des retours de Pacini est un pansement sur la plaie. A chacun de ses départs, la plaie s'arrache de nouveau.

« J'ai pris la ferme résolution de rompre tout à fait avec lui et de le laisser à ses mensonges et à son insincérité, écrit-elle à son ami Giacomo Belluomini. Je n'en suis pas moins désespérée. Comme je suis très franche, je le lui écris. Ma santé est dans un état épouvantable, et je ne veux pas me mettre encore à patienter deux mois peut-être pour risquer d'être déçue une fois de plus dans mes projets. Bref, je me sens blessée au plus profond de mon cœur. Je ne m'attendais pas à tant de froideur. C'est une indignité qu'il regrettera un jour, alors il comprendra ce qu'il a perdu. Je vous charge de lui écrire que ma résolution est arrêtée et qu'elle est irrévocable. Je ne répondrai plus à ses lettres, qui lui seront retournées non ouvertes. Voilà le geste décisif qui me rendra le repos et la paix. »

Pacini ne protesta, ni n'insista. Il ne reparut pas. Il n'avait rien à reprocher à Pauline. Il était arrivé à bout de course, tout simplement. Cette résolution le mettait à l'aise, lui rendait la liberté. Il y avait peu de chance qu'il regrettât quoi que ce soit, et c'était bien quelque chose que cette rupture se fût opérée sans éclat. Et que les cris et les larmes lui eussent été épargnés. Celles que Pauline verserait sur son amour déchiré n'étaient pas son affaire. Quant à elle, « le repos et la paix » ne seraient pas pour demain.

L'automne la trouva toujours à Viareggio, sans force et sans courage pour tenter un retour à Rome. La seule idée de renouer avec l'hiver et l'ennui romain l'épouvantait. Elle toussait sans trêve, la fièvre ne la quittait plus guère. Le séjour à Nice avait dû être abandonné : la France ne l'autorisait pas sans l'assentiment des puissances alliées. Alors, peut-être, irait-elle à Pise, malgré que l'image de Pacini se mêlât d'un peu trop près à ses souvenirs. Mais en quel lieu du monde ses souvenirs ne la suivraient-ils pas ?

CHAPITRE DIXIÈME

UNE secousse la sortit de cet anéantissement, contre lequel elle ne réagissait plus : la Rote la déboutait de sa demande et confirmait le jugement de 1816. Borghèse se refusait à ajouter quoi que ce fût aux avantages obtenus par elle à cette époque-là.

Survenant après la rupture avec Pacini, dont elle restait brisée, le coup était sévère. Il ressemblait à un acharnement du sort, et elle lui dut une des dernières colères de sa vie. Colère qui, physiquement, la souleva au-dessus d'elle-même et lui valut un retour provisoire de son énergie nerveuse.

C'était la colère aveugle de la femme en proie à tous les abandons, à toutes les solitudes, et en qui se lève, dernier recours, le démon de la vengeance. Borghèse ne lui consentait rien ? Alors, qu'il n'ait plus à compter sur sa discrétion. De Pise, il ne serait pas question pour cet hiver. Sa résidence était tout indiquée. Bien que Camillo, par sa noblesse ancienne et son immense fortune, fût un des personnages les plus importants de Florence, la ville ne lui appartenait pas. Elle irait s'installer à Florence. Elle le forcerait à prendre en considération sa présence et ses exigences. Elle ne lui accorderait pas un instant de répit.

Au vrai, le délabrement intérieur de Pauline, tant physique que moral, ne lui eût pas permis, sans doute, la réalisation de ce chantage. Né dans l'ivresse de la colère, très probablement, se fût-il limité à des manifestations insignifiantes.

Tel quel, cependant, il épouvanta Borghèse. Comme autrefois, quand il se repliait avec

effarement devant les frasques et les piétinements de sa femme, la fuite était la seule stratégie possible. Il fallait laisser cette furie exécuter ses menaces et partir là où elle ne pourrait le suivre. Mais où ?

En possession d'un ancien laissez-passer, naguère établi par Louis XVIII pour l'Angleterre, il en sollicita la validité, afin de pouvoir, au passage, séjourner en France. Il était sauvé. En compagnie de la duchesse Lante, il préparait déjà précipitamment son voyage — sans allégresse, car le cœur lui saignait de quitter Florence — mais animé d'une décision sauvage. Il s'était arrangé pour que Pauline en fût informée. Il avait compté sans son diabolique acharnement.

Il ne suffisait pas à celle-ci, en effet, d'avoir remué au fond d'elle la lie de sa fureur et de sa rancune pour aboutir à une violence parfaitement inopérante. La terre, le ciel, certes, étaient pris à témoin de l'imposture de Camillo. La terre et le ciel, il pouvait, de toute évidence, leur tenir tête. Il suffisait, après tout, de mettre entre sa femme et lui une frontière infranchissable. Devant une seule puissance, il devait capituler, et c'était le Vatican.

En effet, Pauline n'avait rien trouvé de mieux, et de plus efficace, que d'alerter le pape. Avec une courtoisie inébranlable, le successeur de Pie VII, Léon XII, priait donc le prince Borghèse non seulement de ne plus donner l'exemple d'une vie scandaleuse en vivant publiquement avec une autre femme que la sienne, mais, en outre, de reprendre celle-ci, son épouse devant Dieu et devant les hommes.

Cette inflexible prière, onctueusement et fermement énoncée, tomba comme un couperet sur la nuque de Borghèse.

Depuis le temps qu'il vivait séparé de Pauline, rien ne pouvait égaler son soulagement. Et rien, non plus, ne pouvait lui faire oublier l'infernal régime auquel elle avait soumis ses nerfs. La duchesse Lante, aussi adroite que charmante, ne contribuait pas peu à créer un parallèle, assez désobligeant pour Pauline. Faudrait-il répudier la première, reprendre la seconde, avec ses caprices, ses exigences, son insatisfaction chronique ? Et malade par surcroît. Et tout cela n'eût rien été sans, grief majeur, la fameuse « bande de comédiens » qu'elle traînait partout après elle, évocation qui bousculait ses préjugés d'aristocrate. Et comment l'ambassade de France, qu'il fréquentait beaucoup, s'arrangerait-elle de la présence chez lui d'une Bonaparte ?

C'est bon. Impossible de s'élever contre le commandement du Vatican. La reprendre, il y consentait, à une condition toutefois : elle liquiderait la « bande de comédiens » jusques et y compris le personnel de sa maison, dont il ne voulait pas entendre parler. Jamais, pensait-il, Pauline ne se plierait à ce renoncement, et de ce chef, la victoire lui demeurait assurée.

... Il ne sait pas que, dans le domaine du renoncement, Pauline, à cette heure, a touché le fond. Elle ne peut guère aller plus loin. Pacini perdu, qu'importent les autres comédiens de la bande ? Chaque jour les disperse un peu plus. La maladie et la tristesse les éloignent, bientôt ils se lasseront définitivement. Borghèse peut demander ce qu'il veut. Tout lui sera accordé. En vérité, plus rien n'a d'importance, sinon — désertée par sa jeunesse, sa beauté, abandonnée par l'amour et les hommes — de se trouver seule, face à face avec sa défaite.

L'HIVER s'achevait. A Florence, le printemps est encore froid — il n'a pas le brusque et précoce éclat qu'il emprunte à Rome. Pourtant, il n'empêche pas Pauline de se montrer partout, au Corso, au théâtre, et, diaphane désormais, l'ombre d'elle-même, de recevoir au palais Salviati, en maîtresse de maison, aux côtés de Borghèse, parfaitement décontenancé. Au début de son mariage, Florence avait été sa première étape italienne sur le chemin de Rome. A ce moment-là, elle effarait les Florentins en arborant, aux Cascines, un négrillon enturbanné perché à l'arrière de son carrosse. Le prince n'avait pas perdu le souvenir de ces extravagances.

Certes, cette Pauline qui lui est revenue, seule, presque docile, câline comme jamais, n'a rien de commun avec la créature rayonnante et impérieuse — ingouvernable — qu'il a connue. Quelque chose est rompu en elle, sans espoir de retour. D'ailleurs, cette vie, si différente de celle qu'elle a menée depuis toujours, où seul le caprice commandait, cette vie avec sa règle mondaine et sa discipline... avec le mensonge sentimental et social qui y préside, combien de temps la supportera-t-elle ?

Cette demeure princière n'arrive pas à lui devenir familière. Déjà, elle se plaint que ses appartements soient sans soleil et qu'elle y frissonne. Elle regrette M^me^ de Hautmesnil, ses soins, ses tendres indulgences. Peut-être médite-t-elle de repartir, tout en conservant le droit de revenir. Mais ce qu'elle ne dit pas excède en intensité douloureuse les mécontentements puérils qui s'attachent à la vie courante.

Voici l'heure où il lui faudra appeler à elle non plus l'aide illusoire que lui ont toujours

apportée les autres, mais le secours suprême qu'on ne trouve qu'en soi. La force d'âme devant le pire.

LA Toscane était en fleurs lorsqu'elle s'alita, six médecins autour d'elle. Quatre ans auparavant, dans le mai fiévreux des tropiques, le même mal tordait l'Empereur sur son étroit lit de camp. Non, elle ne serait pas moins héroïque que lui. Jamais elle ne s'était moins plainte et jamais pourtant elle n'avait autant souffert. Auprès d'elle était Jérôme, Louis aussi, accouru malgré ses infirmités, et donnant à sa sœur préférée le meilleur de son cœur, rétif et ombrageux. Napoléon disparu, c'est toujours Louis qu'elle préférait. Et aussi ce fils aîné, vif et charmant, qui, à Rome, la rendait si fière.

Borghèse, maintenant, savait à quoi s'en tenir. Il était normal que Pauline ne se trouvât bien nulle part, et, dès lors, il n'y avait plus rien à refuser à cette mourante. Plein de compassion et de sollicitude, il l'emmena à Sesto, au nord de Florence.

Elle n'y resta que quelques semaines. Et après ce caprice-là il n'y en aurait plus d'autres. Dans la quatrième semaine de mai, Borghèse la ramena à Montughi, aux portes de Florence, à la villa Strozzi, dont les fenêtres s'ouvraient sur son dernier printemps.

C'était la fin. Juin commençait, plein du parfum enivrant des acacias. La lumière florentine, douce comme du miel, rayonnait jusqu'au lit de la malade. Elle effleurait d'une caresse légère ce visage qui avait enchanté les hommes, ce corps qu'ils avaient adoré, et qui se décomposait sous le mal.

Torturée, la princesse Pauline ne se plaignait plus. Il fallait vraiment que la souffrance lui arrachât des cris.

Tout glissait d'elle, ses faiblesses, ses enfantillages, sa futilité, pour ne laisser subsister que le stoïcisme hautain de sa race.

Un jour, à Saint-Domingue, les femmes de la colonie, épouvantées par une émeute, la suppliaient de les faire partir. A vingt ans à peine passés, la petite Paulette, refusant de se faire embarquer, avait crié :

— Vous avez peur de mourir, vous autres, mais moi je suis la sœur de Bonaparte, et je n'ai peur de rien.

Elle était la sœur de Bonaparte, la fille de cette Lætitia, dure à elle-même et aux autres, qui la traînait, enfant, au long des sentiers corses, tandis que brûlait leur maison, incendiée par les partisans de Paoli.

Au matin de son dernier jour (*) elle pria qu'on appelât le notaire. Jérôme était là ; Louis, mandé, arriverait trop tard. La Signora n'avait pas songé à se déplacer. Devant ce nouveau deuil, elle ferait appel à sa résignation.

En présence de cinq témoins, Pauline dicta son testament. Cette fois, c'était le définitif. Elle n'aurait plus le temps d'y revenir.

Du prince Borghèse « pour le sincère et véritable attachement qu'il m'a montré dans ma longue maladie » au plus humble serviteur de Rome ou de Florence, jusqu'à ses frères et sœurs de lait et jusqu'à ses amis Anglais, chacun eut droit à sa pensée et à un don.

Chacun, hormis les hommes qui avaient joué un rôle dans sa vie. Hormis, aussi, le dernier qu'elle eût aimé : Pacini, à qui elle devait sa suprême défaite.

Mais, sans doute, n'est-il pas question de rancune. Tout cela s'est détaché d'elle. Elle est assez loin déjà pour avoir dépassé les griefs humains et les rancœurs. A l'heure où elle en termine avec son destin éblouissant, une seule figure d'homme le domine, dont il convient d'être digne. Celui qui, à l'autre bout du monde, endormi dans son étroite combe verte, n'a pas fini de lui enseigner le plus héroïque exemple.

Elle a tout dépouillé, l'animosité, l'amertume, le regret. Et même le constant, l'obsédant souci de sa beauté. Cependant, elle ne veut pas que l'on puisse voir, diminuée, cette forme radieuse que « les cruelles et horribles douleurs d'une longue maladie » ont ravagée.

La coutume romaine exige que, pour les princes, on/ expose les corps dans les appartements. Elle demande que l'on passe outre à la coutume. Selon son vœu, elle sera seulement embaumée, avant d'être conduite à Rome, dans l'église Santa-Maria Maggiore.

C'EST là que, dans un caveau opulent, entre deux papes, Paul V et Clément VIII, repose son corps périssable.

Mais, en fait, elle n'est pas à Santa-Maria Maggiore, au fond d'une chapelle glacée, pleine d'ombre et de lapis-lazuli, où vient mourir la rumeur de Rome.

C'est ailleurs qu'il faut la chercher, par les jardins du Pincio, frémissants de feuillages et d'oiseaux, où elle promenait sa fragile beauté. Sous les clairs lambris de cette villa Borghèse, où le ciseau de Canova l'a fixée, nue, rayonnante — la vie même — dans une jeunesse immortelle.

(*) 9 juin 1825.

(Suite de la page 2 couverture.)

livre qu'il lui a consacré, ne pouvait prendre un meilleur titre : *Lumière de la Renaissance* (Laffont, édit.)

On connaît assez le talent d'esthéticien de Marcel Brion pour n'avoir pas à insister ici sur les qualités qu'il déploie dans ce nouvel et important ouvrage. Le romancier du *Portrait de Belinda*, en effet, a consacré une part non négligeable de son œuvre à l'histoire de l'art. Mais ce n'est pas un spécialiste au savoir desséchant. Ce qu'il cherche avant tout, qu'il se voue à une monographie d'artiste ou qu'il dessine les grands courants d'une époque, c'est retrouver la signification humaine des créateurs ou des écoles, c'est accéder au plan sur lequel la sensibilité et la pensée conjuguent leurs efforts et accordent leurs trouvailles.

Il s'agissait de montrer comment l'influence italienne et les apports nationaux se sont fondus pour aboutir à cette forme originale d'expression : la Renaissance française. Marcel Brion y a réussi à merveille. Gorgé de sève, riche d'aperçus profonds, son livre mérite amplement la place de choix qu'on lui réservera dans les bibliothèques.

Je suis de ceux qui, dans *Personne ne m'aime*, *Les Fantômes armés* ou *Le Premier Accroc*, etc., n'ont jamais réussi à retrouver, malgré leur bonne volonté, cette sorte de plaisir subtil qu'ils avaient pris à *Mille Regrets* ou même à ce roman picaresque, plein de mouvement et de fantaisie : *Le Cheval Blanc*. Selon quelques journalistes de son bord pour qui la moindre ligne d'Elsa Triolet est parole d'Evangile, j'avais tort avec tous ceux qui, pensant comme moi, ne parvenaient pas à dénicher dans ces livres tout ce qui en fait avant tout le prix, paraît-il : une dénonciation exemplaire d'un certain monde contemporain et de sa folie, une prise de position critique à l'égard des problèmes brûlants d'aujourd'hui, un tract en forme de roman, somme toute (à moins que ce ne soit l'inverse).

J'avoue, à ma honte, que ces récits brillants et tout en feux d'artifice m'évoquaient toujours la conversation de ces dames pimpantes qui sont sincèrement émues par la misère mais n'en continuent pas moins à s'habiller chez le grand couturier. Cette attitude d'esprit ne me gêne pas ; je la trouve même défendable à bien des points de vue. Il me gêne davantage d'entendre une personne s'excuser d'une robe à 100.000 francs par le fait qu'il faut bien donner du travail aux « petites mains » de la couture parisienne.

Ce n'est pas tout à fait le cas d'Elsa Triolet, je me hâte de le dire. Au contraire, il semblerait même qu'au seuil de son nouveau roman : *l'Inspecteur des Ruines* (la Bibliothèque française, édit.), elle nous fait un clin d'œil signifiant : « Voyez, j'aime les belles toilettes, comme toutes les femmes ; mais je n'en pense pas moins que... » A tel point qu'un de ses thuriféraires habituels a pris soin aussitôt de nous avertir comme si nous n'étions pas assez grands pour prendre notre bien où bon nous semble. A l'en croire, quiconque s'aviserait de porter un jugement sur ce livre en se référant aux œuvres précédentes d'Elsa Triolet ne serait qu'un Béotien.

Mais qui est, direz-vous, cet « inspecteur des ruines » ? *C'est Antonin Blond qui a écrit ce qui suit*, dit le héros aux premières lignes, *et c'est moi, Antonin Blond. Un pauvre type. Je ne suis qu'un pauvre type.* Aussi, avant de se creuser la cervelle pour découvrir les intentions cachées par l'auteur derrière l'histoire de ce pauvre type, le lecteur s'intéresse-t-il d'abord à l'histoire elle-même. Il me semble, ce lecteur, devoir rester longtemps sur sa faim.

Car Antonin Blond va, vient, mène la vie misérable d'un homme accablé par la solitude, s'accroche à quelques êtres, s'en déprend, et, victime de cette solitude sans remèdes, finit sa vie sous les roues d'un autobus. Il était temps que meure le héros : au delà de 300 pages, le « misérabilisme », tout justifié qu'il soit par les desseins cachés de l'auteur, ne se supporte guère. Dans l'ordre de ce genre de livres que l'on persiste à appeler des romans, tout au moins...

Et pourtant... J'évoquais en passant, tout à l'heure, le charme complexe et prenant des nouvelles qui composent *Mille Regrets*. A le lire avec la sérénité que sollicite l'auteur dans sa préface, *l'Inspecteur des Ruines* propose, plus d'une fois, un plaisir de la même qualité.

Car Elsa Triolet parvient réellement à nous faire croire qu'Antonin Blond a vécu dans une petite chambre au fond d'une loge de concierge — et nous y vivons avec lui — ou que, dans une auberge allemande, après la guerre, il a retrouvé l'appartement des contes d'Hoffmann qui ouvre directement sur une salle de théâtre — par la « loge des étrangers » et, avec lui, nous assistons au spectacle dont on ne sait plus s'il a été rêvé ou s'il n'appartient pas à un de ces récits pleins du fantastique social cher à Mac-Orlan. C'est une des plus précieuses qualités de ce livre que de nous forcer ainsi la main. Nous obliger, que nous y consentions ou non, à croire en un monde pour lequel nous n'avons que mépris est toujours signe d'un talent indiscutable.

Ce n'est là qu'une remarque au passage et une des raisons, en tout cas, pour lesquelles ce livre me paraît devoir être lu avec attention même s'il irrite ou agace parfois. Il serait amusant, aussi, de démonter le mécanisme du langage de cet écrivain. Elsa Triolet ne m'en voudra pas, j'espère, si je dis qu'elle réussit, presque constamment, à obtenir cet effet de style direct, toujours en mouvement et comme simplement parlé que l'on trouve dans l'Aragon des meilleurs jours.

L'évocation des grands comédiens disparus ne va jamais sans susciter une profonde mélancolie. Des années durant ils se sont acharnés, soir après soir, à retrouver la démarche, les gestes, la voix de tel ou tel personnage auquel ils prêtaient leur propre vie pendant les deux ou trois heures d'un spectacle. Le rideau baissé, assis dans leur loge, en train d'effacer, en même temps que la fatigue de leur dur travail, le fard qui les transfigurait, ils avaient tout au moins la satisfaction de penser que Britannicus ou Phèdre apparaîtraient pour longtemps sous leurs traits aux spectateurs qu'ils avaient, de gré ou de force, entraînés dans le monde illusoire du théâtre. Mais cette création du personnage, qui est toute la vie du comédien, laisse si peu de traces ! Un livre, on le relit ; une pièce, on la monte à nouveau, avec d'autres acteurs, d'autres décors... Du labeur obstiné du comédien il ne reste rien, si ce n'est parfois un souvenir, mais auquel plus rien ne se rattache que les images fugaces de quelques créations.

Quelques mois ont passé depuis la brusque mort de Marguerite Moréno et déjà il faut faire effort pour la revoir telle qu'elle était ces dernières années dans *Le Sexe faible* ou *La Folle de Chaillot*. Les films, heureusement, sont là pour nous la rappeler, encore qu'elle ait créé plus souvent des silhouettes que de vrais rôles. Et cette actrice pleine de talent serait donc allée rejoindre dans les ténèbres grises de

(Lire la suite page 4 couverture.)

(Suite de la page 3 couverture.)

l'oubli tant d'autres qui eurent aussi leur heure de gloire si elle n'avait eu le temps, avant de mourir, de mettre la dernière main à un mince livre : *La Statue de sel*, que l'on trouvera, avec un autre récit et quelques contes, dans *Souvenirs de ma vie*, qui vient de paraître. (Editions de Flore.)

Colette et notre ami Robert Kemp ont eu raison d'insister, dans deux chaleureuses préfaces, sur le caractère exceptionnel de ce livre. A première vue, il ne s'agit que d'une galerie de portraits : acteurs, écrivains, gens de théâtre que Marguerite Moréno avait eu l'occasion de rencontrer soit dans sa jeunesse, soit au cours de sa carrière d'artiste. Elle les silhouette d'un mot, d'une anecdote, et voici qu'ils existent désormais pour nous, bien mieux encore que par les prestiges de leur œuvre ou de leur nom. C'est que Marguerite Moréno avait en elle l'étoffe d'un grand écrivain, malicieux, spirituel, possédant avec un naturel parfait le sens de la phrase, du trait qui fait mouche. Ainsi n'est-il pas un de ces « souvenirs » qui ne soit taillé en facettes et qui ne se mette soudain à briller pour peu qu'on le place dans une lumière propice. Ainsi l'actrice aura-t-elle réussi à s'imposer encore à notre mémoire alors que les prestiges éphémères du théâtre se seront depuis longtemps effacés.

SUR ce grand mouvement artistique (il s'agit de l'Impressionnisme) *qui, en dépit de sa brièveté, a laissé des traces si profondes, tout l'essentiel a été dit. Sa doctrine et les œuvres qui s'en réclament ont été trop minutieusement étudiées pour qu'il reste grand'chose à ajouter. Mais, en dehors des théories, en dehors des tableaux, il y a les peintres eux-mêmes, les mille détails de leur existence et, lorsqu'il s'agit de figures de premier plan, notre curiosité n'est jamais lasse...*

Ces lignes, on en conviendra, sont d'une modestie rare. Si on les prenait à la lettre on croirait que Jean Robiquet s'est borné à appliquer aux grandes figures de l'Impressionnisme la méthode historique, bonhomme et malicieuse, qui fait le charme d'un livre comme *La Vie quotidienne au temps de la Révolution*. Certes, qu'il s'agisse de Manet ou de Claude Monet, de Renoir ou de Degas, de Sisley ou de Berthe Morisot, c'est l'anecdote qui prend le pas dans *L'Impressionnisme vécu* (Julliard, édit.). Mais d'être ainsi évoqués par des historiettes ces géants de la peinture qu'étaient les Impressionnistes, et qui ont tant souffert pour faire admettre leur génie, nous redeviennent familiers et proches. Ils sont comme les sujets d'une de ces brillantes chroniques parisiennes dont le secret semblait être perdu et que Jean Robiquet a retrouvé.

J'AI connu des lycéens qui, dans une bibliothèque municipale de province, se succédaient, l'air faussement détaché, pour emprunter un certain livre. Un sourire dans sa barbe poivre et sel, le bibliothécaire leur prêtait sans faire de remarques *Volupté* de Sainte-Beuve. Ils le rapportaient vite, dégoûtés : l'ouvrage du célèbre critique leur avait paru ennuyeux comme l'immortalité, car il ne tenait, à aucune page, les promesses de son titre.

Je crains que pareille mésaventure n'arrive à bien des lecteurs du roman de Paul Andréota. Une coupable curiosité au cœur, ils l'auront acheté sur la foi de son titre : *Attentat à la pudeur* (Denoël, édit.). Et que leur aura-t-on offert ? La banale histoire, mon Dieu, du créateur — de génie, naturellement — qui se met à prendre conscience de sa destinée, et souffre, et s'interroge.

Certes, ce roman nous présente, par endroits, une divertissante satire des milieux musicaux de Paris. Elle ne manque ni de vie, ni de justesse (pour autant que puisse en juger un profane). Mais c'est un plaisir bien fugitif et qui ne peut faire oublier, hélas ! l'ennui que distillent le compositeur Philippe et ses complexes.

LE 1er août 1944, un certain « capitaine Goderville », qui avait pris part aux combats du Vercors, était arrêté par les Allemands avec quatre de ses compagnons au moment où ils s'apprêtaient à rejoindre un autre maquis pour y continuer la lutte. Les cinq combattants sans uniforme furent aussitôt passés par les armes. Ainsi périt à quarante-trois ans un des écrivains les plus doués de sa génération : Jean Prévost.

On ne peut pas ne pas penser à Péguy qui mourut au même âge, à la guerre, lui aussi, et qui voulait se battre, lui aussi, a fort justement écrit Pierre Bost, ami et contemporain de Jean Prévost. Et il continue :

Mille différences, je le sais. Mais des ressemblances au fond de l'homme ; et même de l'homme privé : dans la colère et dans le mépris ; dans l'enthousiasme et dans la bonté. Et aussi dans le courage et dans le sacrifice. Et on ne peut pas oublier que Péguy voulait fonder le parti des « hommes de quarante ans ». Jean Prévost avait quarante ans et il les aura toujours. Il avait débuté, dans les lettres, à une époque où l'on pouvait, très jeune, faire son trou. Il raconte ses débuts et comment, pour continuer, il fallait travailler sans cesse. Il n'a jamais arrêté de travailler : pas seulement pour gagner sa vie, mais pour faire de mieux en mieux ; il avait le goût d'être champion, c'est-à-dire l'ambition d'être lui-même le mieux possible. Quand il est mort, il en était déjà à ses chefs-d'œuvre : le Baudelaire *qui va bientôt paraître en est la preuve. Mais pendant toutes les longues années de travail, à côté d'une œuvre patiente, sûre, gaie, cohérente, préméditée, organisée et traversée d'éclairs, il avait à portée de la main ces* Caractères...

Ces *Caractères* qui viennent de paraître (Albin Michel, édit.) sont donc, non pas le dernier livre de Jean Prévost, mais un recueil qui n'aurait peut-être pas vu le jour cette année si son auteur n'était mort au cours des combats de la Libération. Sans doute l'aurait-il encore enrichi, le reprenant à intervalles plus ou moins réguliers pour lui donner une forme toujours plus parfaite. Mais tel qu'il se présente à nous, c'est un de ces ouvrages dont le poids s'affirme toujours davantage dans la main à mesure qu'on en poursuit la lecture. Maximes en deux lignes, anecdotes, portraits dessinés en quelques coups de crayon, apologues... tout se succède ici pour le régal du lettré.

Et quel régal ! Car ces pages permettent de redécouvrir un plaisir dont on est trop souvent privé aujourd'hui et dont on ne sait pas toujours s'il faut en attribuer la délicatesse à la perfection du trait ou à celle d'un style sans bavures, souple, nerveux et accédant sans effort à la suprême des élégances ; l'élégance de se faire oublier...

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Fondateur : GEORGES OUDARD.
Le Directeur-Gérant : G. CAHEN-SALVADOR.

Dépôt légal 1er trimestre 1949. — Imp. n° 80.
Supplément au N° 171
de *France-Illustration*.